

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

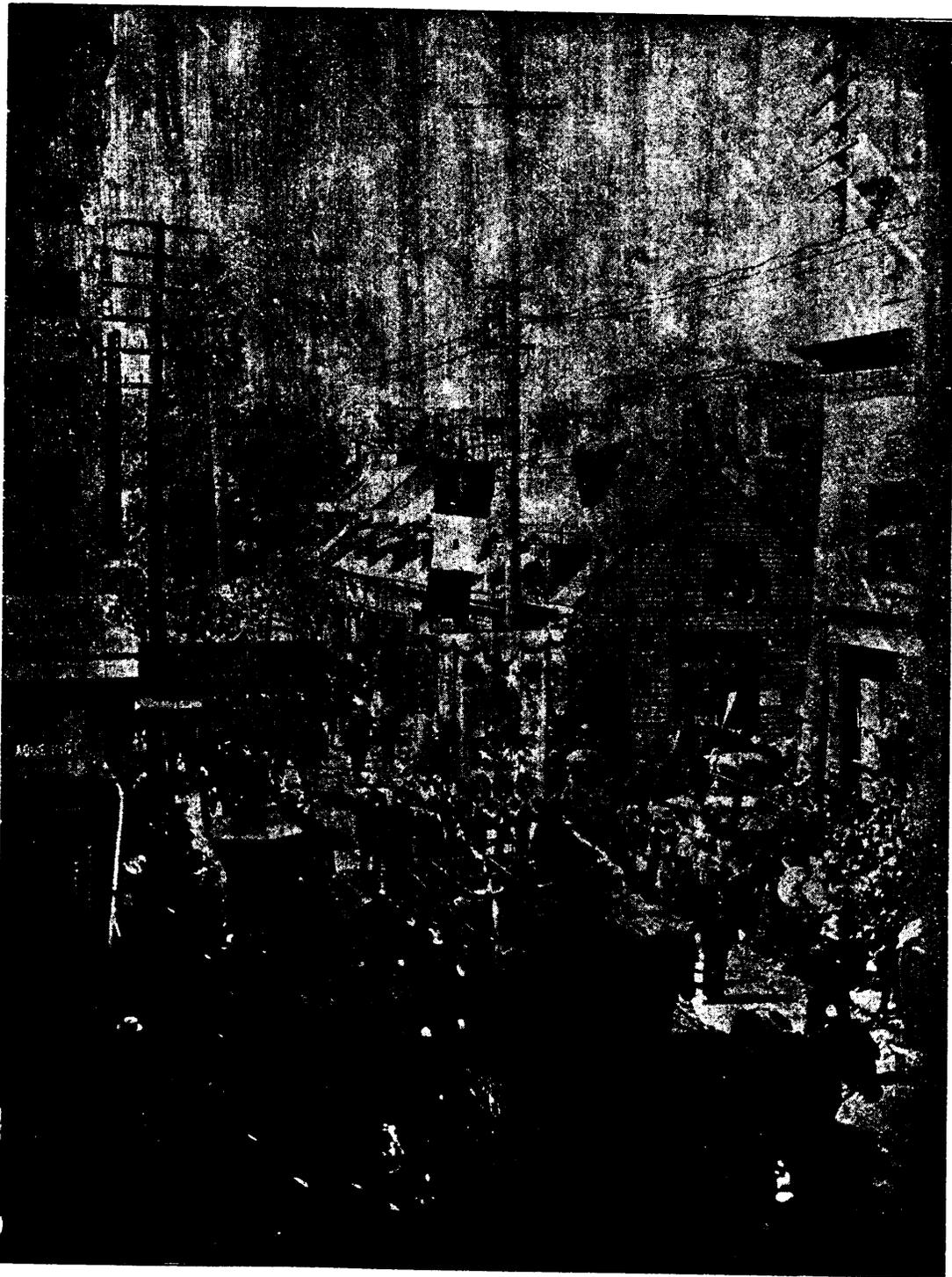
Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

7ÈME ANNÉE, No 322.—SAMEDI, 5 JUILLET 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA PROCESSION DÉFILANT SUR LA RUE NOTRE-DAME. — LE CHAR PORTANT LA GRANDE BANNIÈRE DE LA SOCIÉTÉ

LA CÉLÉBRATION DE LA FÊTE SAINT-JEAN-BAPTISTE A MONTRÉAL

Photographie Hamilton.—Photo-gravure Armstrong

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 5 JUILLET 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—La Saint-Jean-Baptiste.—Poésie : Le mois de juin, par H. M.—1814, par Charles Ameau.—L'ami fidèle, par Fleurette.—Littérature : Dieu et le diable, par Alphonse Karr.—Choses et autres.—Poésie : A ma mère, par Emmanuel.—Lettre ouverte, par G. A. Dumont.—La mode pratique : un peu de chiffons, par Cousine Jeanne.—Académie de Mme Marchand, par X.—Feuilletons : Famille-Sans-Nom (suite), par Jules Verne.—Le Régiment (suite).—Usages et coutumes : L'hospitalité.

GRAVURES : La célébration de la fête Saint-Jean-Baptiste à Montréal : La procession défilant sur la rue Notre-Dame : Le char portant la grande bannière de la société.—Personnage allégorique : Le petit Saint-Jean-Baptiste.—Vue de l'arche élevée au coin des rues Notre-Dame et des Seigneurs.—Gravures du feuillet.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

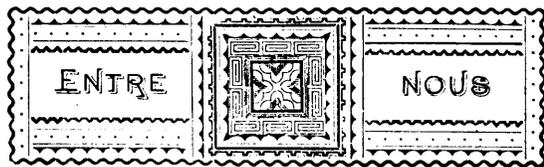
Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT-CINQUIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-cinquième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JUIN) aura lieu SAMEDI, le 5 JUILLET, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre



Dé la pluie, toujours de la pluie ! Depuis que l'almanach nous a annoncé la belle saison du renouveau, nous n'avons pas eu trois jours de beau temps consécutifs et c'est à désespérer des moissons si le gouvernement du Père Eternel ne s'en mêle pas. Que d'eau ! que d'eau ! et comme les vers de l'auteur du Lutrin nous reviennent à la mémoire !

On dirait que le ciel qui se fond tout en eau, Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.

De tous les points de la province nous arrivent les nouvelles les plus humides et partout on se plaint de ces pluies, qui sont dûes, paraît-il, à la

présence de nombreux icebergs qui, descendus du pôle, se sont introduits dans le golfe, en passant par le détroit de Belle-Isle.

A qui s'adresser pour demander un peu de soleil ? Aux saints ? Hum ! ils se trompent parfois, témoin ce qui arriva en France au siècle dernier :

On faisait une procession avec la châsse de sainte Geneviève pour obtenir de la sécheresse. A peine la procession fut-elle en route, qu'il commença à pleuvoir ; sur quoi l'évêque de Castres dit plaisamment : " La sainte se trompe, elle croit qu'on lui demande de la pluie."

Il nous faut donc prendre notre mal en patience et nous adresser, sans doute, plutôt à Dieu qu'à ses saints, comme le dit un vieux dicton populaire, quoiqu'il soit loin de ma pensée de vouloir mettre en doute le pouvoir d'intercession des membres de la cour du Tout-Puissant.

* * Et cependant cette eau dont nous nous plaignons, en ce moment, mais sans laquelle rien ne peut vivre, hommes, bêtes et plantes, il n'y a pas longtemps que nous en connaissons la composition.

Les anciens, dit le grand dictionnaire universel du XIX^e siècle, envisageaient l'eau comme l'un des quatre éléments. Ils allaient même jusqu'à croire que par une ébullition prolongée l'eau pouvait se transformer en terre. Cette erreur s'appuyait cependant sur l'observation. Toutes les fois qu'on fait bouillir de l'eau pendant longtemps dans un vase de verre, une certaine quantité de silicate alcalin formé aux dépens du verre se dissout et reste comme un résidu terreux après l'évaporation.

Lavoisier le premier, en 1773, donna à ce fait sa véritable signification et prouva que le résidu de l'eau évaporée provenait du verre.

Ce ne fut cependant que dix ans plus tard, en 1783, qu'il définit par l'analyse et le synthèse que l'eau est composée d'hydrogène et d'oxygène.

Cette découverte ne semble pas des plus importantes à ceux qui ignorent les premiers éléments de la science et cependant, c'est de là et de la découverte de la composition de l'air, que date toute science la moderne.

De l'eau, il y en a partout, et la mer nous étonne toujours par son immensité, sa profondeur et ses richesses.

C'est la science, dit Esquiro, qui a découvert depuis moins d'un siècle, la véritable poésie de la mer. Les marins, en sondant les profondeurs de l'abîme, les météorologistes, en étudiant la charte des vents et les causes des tempêtes, ont beaucoup contribué à dissiper de vains et superstitieuses terreurs. Depuis qu'on craint moins cette masse d'eau agitée, on l'admire davantage.

* * " On peut voir l'Océan partout, dit Michelet, partout il apparaît, imposant et redoutable.... Sur le globe, l'eau est la généralité, la terre l'exception."

L'eau occupe les deux tiers de la surface de la terre, vous le savez, et je ne chercherai pas à faire tout un travail sur les merveilles de ce liquide, mais je tiens à vous signaler, une fois de plus, ce que l'un des courants d'eau les plus étonnants produit d'effet chez nous et en Europe, je veux parler du *Gulf stream*.

Ce courant (je ne le prends qu'au golfe du Mexique, pour simplifier la démonstration), situé sous la zone torride, est partout entouré de hautes montagnes qui y concentrent les rayons solaires comme au fond d'un vaste entonnoir et y engouffrent les feux d'un climat brûlant.

C'est de ce foyer que le courant équatorial s'échappe : on lui a donné le nom de *Gulf Stream*. Il se précipite à travers le détroit de la Floride et produit un flot impétueux de 900 pieds de profondeur et de 14 lieues de largeur. Il court avec une vitesse de 6 milles à l'heure. Ses eaux, chaudes, salées, sont d'un bleu indigo et diffèrent de leurs rives vertes formées par l'onde de la mer. Cette masse formidable détermine sur son passage une agitation profonde et suit ainsi son cours sans se mêler à l'Océan.

Comprimées entre deux murailles liquides, les eaux du *Gulf Stream* forment une voûte mouvante

qui glisse sur l'empire des mers, en repoussant au loin tout objet qu'on y jette en dérive. C'est un vaste fleuve au milieu de l'Océan. " Dans les plus grandes sécheresses jamais il ne tarit, dans les plus grandes crues jamais il ne déborde. Ses rives et son lit sont des couches d'eau froide. Nulle part dans le monde il n'existe un courant aussi majestueux. Il est plus rapide que l'Amazone, plus impétueux que le Mississippi, et la masse de ces deux fleuves ne présente pas la millième partie du volume d'eau qu'il déplace."

A l'aide du thermomètre, le navigateur peut suivre la grande veine liquide ; l'instrument, successivement plongé dans ses rives et dans son sein, indique des températures qui diffèrent de 52 degrés.

Puissant et rapide, le *Gulfstream* se dirige vers le nord, en suivant les côtes des Etats-Unis jusqu'au banc de Terre-Neuve. Là il subit le terrible choc d'un courant polaire qui charrie des icebergs énormes, de véritables montagnes de glace tellement puissantes, que l'une d'elles, pesant plus de 20 billions de tonnes, entraîna à trois cents lieues vers le sud le vaisseau du lieutenant de Haven. Le *Gulfstream*, aux eaux tièdes dissout les glaces flottantes ; les icebergs sont fondus, et les terres, les graviers, les fragments de rocher même qu'ils transportaient sont engloutis au sein des eaux. Les myriades d'infusoires ou d'animalcules qui pullulent dans le *Gulfstream* s'accroissent encore sur les monceaux de pierre. Les rocs, les matières terreuses, les débris de toute sorte, sont entassés, amoncelés, agglomérés pêle-mêle. Ils s'élèvent ; ils dépasseront le niveau de l'Océan pour former un jour des îles, et peut-être des continents. Déjà les bancs de Terre-Neuve se sont ainsi produits.

Le *Gulfstream* est vaincu dans ce combat formidable. Il est brisé par un choc aussi impétueux, et se subdivise en plusieurs courants. L'un d'eux s'élance au nord-est et va fondre les glaces de Norvège, dont il tiédit le climat. Il trouve encore assez de vigueur pour aller rejoindre l'Islande, et jeter sur les côtes de cette île des troncs d'arbres et des débris de bois qu'il a pris aux rivages du nouveau monde. C'est la seule provision de combustible que les habitants de l'Islande, gelés au pied d'un volcan, puissent mettre à profit.

Son bras droit pousse à l'est et se dirige vers les îles Britanniques, qu'il entoure d'une ceinture liquide bienfaisante et tiède. Il anime l'Ecosse et y fait verdoyer les prairies.

Son bras gauche pénètre dans la mer de la Manche, fait croître le figuier en Bretagne.

D'où vient ce courant, vous venez de le voir, mais a-t-il toujours existé, ne s'est-il formé qu'à une certaine époque et quelle est cette époque ?

Questions aussi impossibles à résoudre que celle du commencement des peuples et des cités disparus.

* * Oui, nous aidant même de la science, nous ne savons rien de précis au sujet des commencements de quelque lieu du globe que ce soit, et nous en sommes réduits aux déductions et aux hypothèses.

Au delà de quelques milliers d'années en arrière nous ne savons pas grand chose du passé et le récit du vieil auteur arabe, Mohammed Kaswini peut toujours s'appliquer à n'importe quel point de notre boule.

" Passant un jour, dit-il, par une ville très ancienne et prodigieusement peuplée, je demandai à l'un de ses habitants depuis quand elle était fondée.

— C'est, me répondit-il, une cité puissante ; mais pour vous dire depuis combien de temps elle existe, nos ancêtres étaient tout aussi ignorants que nous.

Cinq siècles plus tard, je repassai par le même lieu ; n'y apercevant aucun vestige de la ville, je voulus savoir d'un paysan, qui cueillait des herbes sur son ancien emplacement, combien de temps s'était écoulé depuis sa destruction.

— Sur ma foi, dit-il, vous me faites là une étrange question. Ce terrain n'a jamais été autre qu'il est à présent.

— Mais n'y eut-il pas anciennement ici une vaste cité ? lui demandai-je encore.

— Jamais, répliqua-t-il, autant du moins que nous en puissions juger par ce que nous avons vu ; e vous dirai même que jamais nos pères ne nous en ont parlé.

Cinq cents autres années après, je revins encore aux mêmes lieux ; cette fois la mer en occupait la place. Ayant aperçu des pêcheurs sur les rivages, je leur demandai depuis quand la mer, avait envahi ce terrain.

— Un homme comme vous, dirent-ils, peut-il faire une pareille question ? ce lieu a toujours été tel qu'il est aujourd'hui.

Au bout de cinq cents nouvelles années, j'y retournai encore. La mer n'y étant plus, je voulus savoir depuis combien de temps elle s'était retirée. Un homme à qui je le demandai me répondit comme tous les précédents, c'est-à-dire que les choses avaient toujours été ainsi que je les voyais. Enfin, après un laps de temps égal aux précédents, j'y retournai pour la dernière fois, et je trouvai, en place d'un lieu désert, une cité florissante, plus peuplée et plus riche en monuments somptueux que la première que j'avais vue.

Voulant alors connaître la durée de son existence je m'adressai aux habitants, qui me dirent : L'origine de cette ville se perd dans la nuit des temps ; nous ignorons depuis quand elle existe, et nos pères à ce sujet, n'en savaient pas plus que nous.

Ce récit très gracieux et concis fait voir les changements et les bouleversements qu'éprouvent les terrains et les eaux.

* * Mais une question plus grave doit nous occuper en ce moment.

Le choléra est en Europe, et c'est en Espagne qu'il s'est déclaré, pour de là se propager, dit-on, en France, à Auray, le pays du pèlerinage de Ste-Anne d'Auray, la sainte vénérée de la Bretagne.

Comment le fléau s'est-il déclaré ?

On prétend que dans une petite ville d'Espagne on a creusé le terrain d'un cimetière dans lequel ont été enterrées les victimes du choléra en 1885, et que les miasmes, les microbes si vous le voulez, mal détruits, ont provoqué une nouvelle épidémie.

Ceci me rappelle ce que disait l'honorable Docteur Marcil, quand la diphtérie fit tant de ravages, il y a quelques années à Saint-Eustache.

— On enterre mal, disait-il, il faut une réforme, car bien souvent ce sont les morts qui font mourir les vivants.

Il le prouva, du reste, et le ruisseau de Saint-Eustache qui passait près du cimetière ou dedans, je ne sais plus au juste, acquit une triste célébrité.

Le Docteur Marcil qui est un homme de science a matière à études dans le fait qui vient d'être signalé en Espagne.

Prenons garde, le fléau peut arriver d'un jour à l'autre !

Lein Ledieu

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

La St-Jean Baptiste, comme dans les années passées, a été bien chômée par les Montréalais. Dans la matinée une, imposante procession a parcouru les rues de la ville. Partout les rues étaient magnifiquement décorées. La bannière de l'Association était dans un char traînée par 4 chevaux et escortée par un corps de pompiers. L'enfant de M. Jos. Malo (membre du cercle La Fontaine), de la section Ste-Brigide, représentait allégoriquement le saint du jour.

L'arche élevée au coin des rues Notre-Dame et des Seigneurs, que nous représentons dans une de nos gravures, était certainement l'une des plus belles élevées sur le parcours de la procession.

Aussitôt arrivé à Notre-Dame, une messe fut dite par Sa Grandeur Mgr Fabre. Le sermon a été prêché par M. l'abbé Ecrément, chapelain du couvent d'Hochelaga.

Dans l'après-midi du même jour et le lendemain, une fête champêtre réunissait tous les membres de la grande famille canadienne au parc Sohmer.

La célébration de la St-Jean-Baptiste en 1890 laissera un bon souvenir chez tous les patriotes.



SONNET

LE MOIS DE JUIN

Voici le mois de juin, voici le mois des roses :
D'enivrantes senteurs, l'air est tout parfumé ;
Le ciel est plein d'azur ; le pré, de fleurs écloses ;
Le lilas berce au vent son panache embaumé.

On entend dans les bois le bruit de tendres choses ;
De blondes flèches d'or, le soleil s'est armé ;
Plus d'horizons obscurs et plus d'esprits moroses :
D'un même éclat joyeux, tout être est animé.

Les oiseaux dans l'espace avec des cris d'ivresse
Célébrent leurs amours. La nature en liesse
Offre sa lèvre en flamme aux doux baisers des vents.

Oh ! comme en ce beau mois tout palpite et respire !
On dirait que la terre est une immense lyre
Qui chante sous le doigt du radieux printemps.

Juin 1890.

H. M.

1814

Je tire les notes qui vont suivre du journal manuscrit d'un officier du 6^e régiment. Le petit cahier qui renferme ces notes est très bien conservé. Il ne porte aucune signature. J'espère en découvrir l'auteur.

Le 6^e régiment qui avait servi en Espagne toute l'année 1813, entra en France au mois de février 1814 au moment où Napoléon, lancé sur la frontière de Champagne, était obligé de dégarnir ses frontières sud-ouest. Le 7 avril, le régiment était à St Genis à l'est de Bordeaux. "Le 9, dit le journal, on nous envoya au lieu nommé La Garde, d'où la garnison fit une sortie contre nous. En même temps nous vîmes arriver un capitaine, deux lieutenants et soixante-quinze soldats du 14^e régiment français qui se réfugiaient dans nos rangs".

Le 11, Napoléon abdiquait. Le 12, le 6^e régiment se mettait en marche par St-André de Cussac, traversait la Dordogne à St-Vincent du Cussac, et allait camper le 15 à Carbon Blanc, sur le terrain où il s'était trouvé le 3 du même mois. Enfin le 18, il partait pour Bordeaux et devait y attendre des ordres relativement à son passage en Amérique.

Je traduis : "Le 2 mai, les 6^e et 82^e régiments sortent de Bordeaux pour s'embarquer. Nous passons Blanquefort et St-Gabriel, et nous allons camper près Castelman de Médoc. Le 3 nous traversons Castelman et Moulins, et nous nous embarquons à Pauliac : le 6^e sur trois transports appelés *Sultana*, *Horwinger* et *Cornwallis* ; j'étais sur le premier. Le 4, nous étions à Verdun arrêtés par la marée, et nous n'arrivâmes à Royan que le 5. Le lendemain, notre convoi, composé du *Centaur* de soixante et quatorze canons, le *Challenger*, brick armé, et sept transports, sortit de la Garonne en route pour le Canada. Le 15, nous eûmes connaissance du banc de Terre-neuve ; le 20, nous passâmes entre le cap Breton et Terre-neuve entrant dans le golfe St-Laurent. Le 22 nous entrâmes dans le fleuve proprement dit. Le 24, au Bic, 25, St-Thomas, 26, Québec, sans nous arrêter ; nous mouillâmes au Cap Rouge. Le 27, Pointe-aux-Trembles etc., et nous jetons l'ancre à Port-neuf. Le 28, nous couchons à l'entrée du St-Maurice".

A partir de ce moment, la navigation devint extrêmement lente, faute de vent. Rendus à la Pointe-du-Lac, les deux régiments se séparèrent ; le 6^e marcha depuis Nicolet à Longueuil, et le 82^e par la rive nord jusqu'à Montréal. Après quelques jours de repos, le 6^e partit des casernes des Récollets, Montréal, le 16 juillet, marcha jusqu'à Lachine où il prit les bateaux qui le conduisirent jusqu'à la Pointe-Claire. Le 17, aux Cèdres et aux Cascades. Le 18, au Côteau du Lac. Le 19, Glengarry et Cornwall. Le 20, Long Sault et

deux milles plus haut jusqu'à Osnabrug. Le 21, Williamsburg. Le 22, Mathilda. Le 23, Johnstown, Prescott et Brockville. Le 24, Bridge Island. Le 25 Gananoque, puis ramant toute la nuit, ils arrivèrent à Kingston le matin du 26. Quelques jours plus tard, le régiment était placé à la frontière du Niagara, un nom que l'on voit encore aujourd'hui briller sur son drapeau.

Au printemps de 1815 on apprit la nouvelle du retour de Napoléon en France. Le 6^e régiment descendit à Québec et s'embarqua, les 29 et 30 juin, pour l'Europe. Au cours du voyage, entre Chippewa et Québec, le régiment passa une journée à se reposer à Kingston ; c'était le 18 juin ; si le télégraphe électrique eut existé on eut épargné à ces braves gens la peine de parcourir quinze cents lieues pour aller au secours de leurs compagnons d'armes—car le 18 juin 1815 c'est Waterloo !

L'officier qui a écrit le journal en question dit qu'il avait servi vingt ans avec le 6^e régiment lorsqu'il se sépara de lui, à Québec, le 30 juin 1815, pour accepter la charge de major de brigade dans les Cantons de l'Est, d'où il se retira au mois de juin 1816.

Le 6^e régiment est commandé aujourd'hui par l'honorable sir Francis Colborne, le même qui était à Saint-Eustache en 1838-39. Son prédécesseur, le colonel Crofton, avait commandé l'expédition de 1846 contre les Métis de la Rivière-Rouge. Enfin, si vous voulez tout savoir, je vous dirai que le 6^e régiment porte la tunique écarlate à revers bleus, et qu'il est au nombre des corps d'élite de l'armée anglaise. Je viens de lire son histoire qui remonte à 1674.

CHARLES AMEAU.

L'AMI FIDELE

Plaignez-moi !

Ma main tremble, ma tête se trouble, j'ai fait ce matin une abominable action ; j'ai tué mon ami le plus dévoué !

Hélas ! on n'en voit peu comme lui ! C'est un modèle de loyauté, de sincérité, de franchise.

Trop de franchise peut être... puisque c'est là ce qui a causé la fatale catastrophe.

Qui n'aime pas à être flatté ? Je l'aime moi, aussi ce n'était qu'avec peine quelquefois que j'en tendais la vérité dite trop crument par mon ami.

Pauvre ami ! lui qui ne vivait que pour moi.

Tout ce que je ressentais se reflétait en lui : il surprenait mes moindres sensations, il avait de sages conseils pour toutes mes fautes.

Avais-je le soir, passé la nuit presque entière dans de longues veillées ? Il le devinait tout de suite, et, au retour, je l'entendais me dire : "Nous avons les yeux bien fatigués, nous sommes bien pâles ce matin, prenons garde ! Tu ruines ton tempérament, ne veilles donc plus si longtemps."

M'étais-je livré à un accès de colère ? Il me disait : "Comme tu es effrayante ! comme le sang colore tes joues ! prends garde ! Une attaque subite pourrait te faire mourir !"

Avais-je été maussade dans ma famille ! Il le connaissait vite à mon air et me disait : "Ton cœur doit être bien laid, car ta figure est bien laide."

Oh ? tu étais trop fidèle mon ami ! Et un jour... hier, dans un accès de dépit, alors qu'il me reprochait une méchante parole que je venais de prononcer et qui avait bouleversé tout mon être, je l'ai... jeté à terre, foulé aux pieds, brisé en mille morceaux !

Savez-vous le nom de cet amie : *Il s'appelle mon miroir.*

Ste-Cunégonde, 1890.

FLEURETTE.

Il y a des hommes qui ont le besoin de primer, de s'élever au-dessus des autres, à quelque prix que ce puisse être. Tout leur est égal, pourvu qu'ils soient en évidence sur des tréteaux de charlatan ; sur un théâtre, un trône, un échafaud, ils seront toujours bien, s'ils attirent les yeux.



DIEU ET LE DIABLE

Par une pesante soirée du mois de juillet l'air était surchargé de nuages d'un gris cuivré, et si bas, qu'en s'avancant lentement, ils touchaient la cime des arbres, dont le feuillage frissonnait sans qu'il s'élevât le moindre souffle. Le temps à autre un bruit lointain et sourd suivait un éclair à peu de distance.

Involontairement soumis à ce respect et à cet air d'attente que l'orage qui va éclater donne à la nature, trois hommes, renfermés dans une chambre s'entretenaient à voix basse. Dans ces convulsions de la nature, l'homme tâche de se rendre petit et inaperçu comme l'enfant qui, redoutant la colère d'un pédagogue, cherche à se cacher sous son banc.

— Mes chers messieurs, dit un des trois, dont les traits fatigués et la voix affaiblie pouvaient indiquer un profond chagrin et des veilles prolongées, vous êtes ma dernière espérance. Tout ce que les autres médecins ont fait jusqu'ici à mon pauvre frère n'a réussi qu'à le faire souffrir davantage, et cependant je n'ai rien épargné, ni peines, ni argent ; j'ai vendu tout ce que je possédais pour payer la médecine et les drogues, et je l'ai fait de grand cœur, car si mon frère meurt, comme il me paraît que trop certain, mon plus grand chagrin sera d'être forcé de lui survivre, pour nourrir sa femme et l'enfant dont elle va être mère. Je vous laisse seuls, messieurs, avec une excellente bouteille de kirschenwasser. Je vais retourner auprès de mon frère, voir s'il a besoin de quelque chose ; avisez entre vous aux moyens de le soulager, messieurs, et tout ce qui me reste sera à vous, et vos noms seront dans mes prières tant que mes lèvres pourront remuer, et mes mains se joindre, et mes yeux se tourner vers le ciel.

Quand les deux médecins furent seuls, ils se mirent à converser et à vider la bouteille de kirschenwasser.

Ceci se passait il y a cent-cinquante ans, dans une maison de pêcheurs sur les bords du Rhin, non loin des ruines du château d'Ehrensfels, en cet endroit où le Rhin, resserré et gêné par des rochers entassés, précipite ses flots avec une violence qui les fait bondir et écumer ; tandis que de loin on l'aperçoit calme, bleu, limpide, promenant ses eaux entre deux rives vertes et fleuries. Près du château d'Ehrensfels, des écueils produits par des portions de rocher, que le fleuve ébranle sans les pouvoir enlever, forment un tourbillon que les bateliers ne passent jamais sans se recommander à Dieu et à la Vierge, et où plusieurs ont péri. (1)

— Monsieur, dit un des deux médecins, croiriez-vous que j'ai une incroyable peine à tirer de l'argent de mes malades, et que je ne puis m'en faire payer qu'en productions de leurs champs ?

Cela peut avoir son agrément, et je m'en trouve quelquefois très bien.

— Oui, mais malheureusement pour moi, j'ai cette année affaire à de maudits vigneron. Pour comble de malheur, la récolte de l'an dernier a été très abondante, de sorte que j'ai reçu plus de vin que je n'en pourrai boire dans toute ma vie.

— Quoique, cher confrère, je vous en aie vu parfois vider un certain nombre de bouteilles, et avec une parfaite résignation.

— Je ne me prétends pas plus ennemi du vin que ne doit l'être un bon Allemand, mais la récolte de l'an dernier a été si abondante, que personne n'en veut plus acheter.

— C'est un heureux hasard qui vous a poussé à me parler de cet embarras, mon cher confrère ; j'ai besoin de vin, et nous pourrions facilement nous arranger pour faire un échange. Vous m'avez parlé, il y a quelque temps, de l'envie que vous auriez de

trouver un cheval doux et robuste à la fois. Je serais assez porté à me défaire de mon cheval bai. Décidément c'est un luxe, que ma fortune ne me permet pas d'avoir, ainsi deux chevaux dans mon écurie.

— Cet arrangement me conviendrait assez ; quel âge a votre cheval ?

— Il prend sept ans.

— Vous me répondez de sa douceur, confrère vous savez que je ne suis pas cavalier, et vous ne voudriez pas vous servir de ce moyen pour avoir ma clientèle.

— Je le laisse monter par ma femme et par mes enfants, ainsi vous pouvez être parfaitement tranquille.

— Pour votre cheval je vous donnerai deux pièces de vin.

— Cela va, pourvu qu'il soit bon.

— Le meilleur qu'on puisse boire, pourvu que le cheval ne soit pas rétif.

— Scellons le marché en buvant un verre de ce délicieux kirschenwasser.

— Il va sans dire que vous me donnez en même temps la selle et la bride.

— Du tout, c'est un marché à part ; cependant je vous les jouerai aux cartes contre cinq bouteilles de kirschenwasser, si vous en avez qui vaille celui-ci.

— Tope, il est fâcheux que nous n'ayons pas de cartes ici.

A ce moment Wilhem rentra.

Il était encore plus abattu qu'à son départ.

— Messieurs, dit-il, mon pauvre frère souffre encore davantage ; de grâce, dites-moi vite ce que vous pouvez avoir imaginé pour le soulager.

— M. Wilhem, dit un des deux médecins, après avoir examiné attentivement, et avec les lumières que peuvent nous donner la science et l'expérience d'une longue pratique, nous avons décidé qu'il fallait faire boire à votre frère une infusion de cochléaria.

— Dans laquelle, dit l'autre, vous mettez trois gouttes de laudanum.

— Voici le laudanum et le cochléaria.

— Vous pensez donc, messieurs, que cela le soulagera ?

— Sans aucun doute.

Wilhem paya les médecins nomades, et se hâta de préparer leur ordonnance, puis de la faire prendre à son frère ; elle ne produisit aucun résultat, et Richard laissait échapper des cris aigus. Wilhem, de désespoir, se frappait la tête contre la muraille.

— Mon Dieu ! disait-il, ayez pitié de mon pauvre frère, ayez pitié de moi ; ne me l'enlevez pas ; mon bon, mon seul ami, lui qui a protégé mon enfance, m'a nourri, m'a élevé comme aurait fait une mère. Mon Dieu ! ayez pitié de lui, donnez-moi la moitié de ses souffrances, il en a plus qu'un homme n'en peut porter, ou, s'il vous faut accabler une pauvre créature, donnez-moi ses douleurs tout entières. Je les supporterai pour qu'il ait un instant de sommeil.

Oh ! mon frère ! mon Richard, que veux-tu ? oh ! si mon sang pouvait te soulager ! Ne te désespère pas, Richard, il est impossible que Dieu n'ait pas pitié de nous.

— Wilhem, dit Richard, où est ma femme ?

— Je l'ai forcée de prendre un peu de repos. La pauvre femme a les yeux brûlés par les veilles.

— Et toi aussi, mon pauvre Wilhem, tu dois être bien fatigué. Et Richard s'efforça d'étouffer un cri.

— Comment, se dit Wilhem, Dieu ne m'entend pas ! Les cris de douleur de ce malheureux, et les cris de mon cœur n'arrivent pas jusqu'à lui. Je ne puis résister davantage, je ne puis le voir souffrir. Que faire ? qu'inventer ? j'ai fait brûler des cierges dans l'église ; chaque jour on dit une messe. Tous les médecins, à dix lieues à la ronde, sont venus le visiter, depuis trois semaines qu'il est sur son lit sans un instant de sommeil. Dieu est-il donc notre père ?

Et comme Richard souffrait toujours, Wilhem parut frappé d'une idée soudaine.

— Attends, mon Richard, dit-il, attends une heure seulement, et si je n'apporte pas un remède à tes douleurs, je tuerai toi, et moi, et ta femme, car c'est trop souffrir ; attends moi.

Il serra la main froide de Richard, et s'élança dehors au milieu du vent et des éclairs qui sillonnaient l'air à de courts intervalles.

Il alla prendre son bateau, et se mit au courant. En passant près du *trou de Bingen*, ce tourbillon si redouté dont nous avons parlé plus haut, il allait, comme de coutume, faire une courte prière, d'autant que le vent soulevait les vagues plus que de coutume, et que ses sifflements, la lueur des éclairs et les éclats de la foudre qui déchirait les nuées, tout répandait dans l'âme une terreur mystique ; mais il était arrivé à ce point de désespoir où l'on brave tout, parce qu'on croit avoir épuisé le malheur ; et d'ailleurs, se dit-il, pourquoi prierais-je Dieu, qui ne veut pas soulager mon frère. Il ne m'entend pas, et ce n'est plus en lui que j'espère ? Ce qu'il ne veut pas m'accorder je vais aller le demander au diable ; c'est lui seul que j'invoque, puisque Dieu m'abandonne. En ce moment un éclair brilla, la foudre presque aussitôt fit un bruit horrible audessus de sa tête ; la nuée était proche, il crut un moment que Dieu allait le punir de ses blasphèmes, mais son bateau passa entre les écueils malgré l'obscurité et le vent.

— Au reste, dit-il, pourquoi Dieu entendrait-il nos blasphèmes, puisqu'il n'entend pas nos prières ? Le Diable est d'un bon secours ; en l'invoquant j'ai passé le *Bingerloch*, où tant d'autres ont péri en implorant le secours de Dieu.

Et tout en suivant le cours de l'eau :

— Il est bien connu dans le pays que Hanry, qui est allé s'établir à Mayence, n'est devenu si riche qu'en se donnant au diable, au carrefour de la forêt. Je sais que beaucoup sont incroyables, et soutiennent qu'on aurait beau appeler le diable pendant cent nuits de suite à tous les carrefours de toutes les forêts, il ne vous entendrait pas. Cependant, ce n'est pas une raison de ne pas croire les choses parce qu'on ne les comprend pas ; nous croyons bien au soleil, que personne ne comprend ; — mais c'est un crime horrible que de se vendre ainsi au diable, et je frémis à la pensée de lui appartenir, quand je songe à tout ce qu'on dit des peines de l'enfer. Mais mon frère, mon pauvre frère, qui, lorsque j'étais enfant, travaillait pour me nourrir ; encore en ce moment, il souffre, il crie, il faut le soulager à quelque prix que ce soit ; et d'ailleurs, Dieu aura peut-être pitié de moi, en voyant la cause qui me fait agir.

— Quelle horrible tempête ! continua-t-il, serait-ce un avertissement du ciel. — Bah ! le ciel s'occupe bien de nous, qui laisse souffrir le meilleur des hommes.

A ce moment, il aborda, a narra son bateau aux racines d'un vieux saule.

Pourvu que je retrouve l'endroit ; on me l'a cependant montré bien des fois.

A la lueur des éclairs, il pénétra dans la forêt, et, après bien des détours, arriva à un point d'où partaient trois chemins.

— C'est ici, dit-il, et il s'appuya contre un arbre. Ses cheveux étaient dressés sur sa tête ; tous ses muscles étaient horriblement tendus.

Le vent qui s'engouffrait sous les arbres, les éclairs qui jetaient de temps à autre une lueur bleuâtre, tout augmentait sa terreur.

Il chercha dans sa tête la formule qu'on lui avait indiquée, et dont s'était, disait-on, servi Hanry le riche.

Au moment de la prononcer, il hésita, puis : — Allons, c'est un moment de plus que souffre mon pauvre frère ; il arrivera ce qui pourra ; et à haute voix, il dit trois fois : Monseigneur le diable, je vous donne à présent et à tout jamais ma main gauche, si vous rendez la santé à mon frère.

Puis, avec accablement : C'est fini ! Alors il tomba sur la mousse humide et se prit à pleurer.

Ensuite, sans rien dire, sans penser presque, tant il était écrasé et anéanti, il alla rejoindre son bateau. En passant le *Bingerloch*, l'aviron qu'il tenait de la main gauche, se brisa contre un roc. Il ne douta plus que le diable n'eût accepté son offrande ; il frissonna, et cependant se hâta de regagner la maison.

Il trouva Richard endormi.

Voici ce qui était arrivé :

Dans son trouble, Wilhem avait, en sortant, mal fermé la porte ; le vent l'avait ouverte avec violence, et le bruit qu'elle faisait, joint au vent qui

(1) La main des hommes a aujourd'hui rendu ce passage beaucoup moins dangereux ; néanmoins souvent encore les bateliers avertissent les passagers de faire leur prière.

venait jusqu'à lui, devinrent tout à fait insupportable à Richard ; il appela, mais inutilement. Enfin, il essaya de se lever, mais sa faiblesse était telle, que, arrivé à la porte, il se laissa lourdement tomber ; en même temps, il vomit du sang ; l'abcès, cause de sa douleur, venait de crever ; il ne sentit plus qu'une véhémence envie de dormir, se traîna jusqu'à son lit, et tomba dans un profond sommeil.

Quand Wilhem vit son frère endormi : Allons, dit-il, mon frère est guéri, et moi je suis damné ! Il passa le reste de la nuit sans dormir ; le matin, vaincu par la fatigue, il céda au sommeil, puis se réveilla en sursaut, en criant :

— Mon Dieu, ayez pitié de moi.

Il avait songé que le diable l'entraînait dans les entrailles de la terre.

Une semaine après, Richard avait repris ses travaux ordinaires. Le bonheur et la douce paix reparurent dans la cabane du pêcheur. Wilhem, lui-même, qui, pendant quelque temps, avait paru sombre et taciturne, avait repris sa bonne humeur ; seulement, le moindre incident qui pouvait lui rappeler cette nuit funeste, le rendait morne et silencieux pendant plusieurs jours, et son imagination frappée trouvait à chaque instant des prétextes à d'invincibles terreurs : il eût tué mille hommes de sa main droite et incendié tout son village, qu'il eût considéré cela comme un accident ordinaire ; mais s'il lui arrivait de briser un vase de terre qu'il tenait à la main gauche, il lui semblait que le diable se servait de cette main, qui était devenue sa propriété. Joignez à cela, que la maladresse ordinaire de la main gauche était encore fort augmentée chez lui par la répugnance qu'il avait à s'en servir, et qu'il ne touchait rien de cette main sans le briser et le laisser tomber.

Le dimanche, à l'église, il tenait cette main cachée sous sa veste, et souvent agenouillé sur la pierre, il pleurait amèrement en demandant pardon à Dieu. Personne ne comprenait un tel excès de piété, et Wilhem ne répondait à aucune question. Une nuit d'orage l'empêchait de dormir, et il la passait en prières. Il n'osait, non plus, passer sur le trou de Bingen, qu'il avait franchi deux fois en invoquant le diable.

Richard souvent, et sa femme, qui était devenue mère, s'inquiétaient de la situation de Wilhem, et lui en faisaient quelquefois de doux reproches. Ces marques d'affection rendaient du calme à son esprit, et il était heureux et tranquille jusqu'au moment où un accident nouveau lui rendait trop présent le souvenir de la nuit fatale où il s'était donné au diable.

Il arriva qu'un sentiment qui lui remplissait tout le cœur, vint le distraire entièrement de ces sombres pensées. Il devint amoureux d'une jeune fille douce et belle ; tout à son amour, il ne songea plus au diable, et ne s'occupa que de sa jolie Claire. Richard et sa femme se réjouissaient de le voir heureux, car c'était tout ce qui manquait à leur bonheur.

La veille du mariage, Wilhem et Claire s'étaient assis sous les branches de quelques saules qui bordaient la rive, le soleil descendait à l'horizon sous des nuages sombres, et ses rayons leur faisaient une belle frange d'or et de pourpre.

A cette heure de silence et de recueillement, les deux amants parlaient de l'avenir, et se regardaient ; le lieu et l'heure donnaient à leurs pensées, à leurs paroles, à leurs regards, quelque chose de solennel et de sacré.

— Mon Wilhem, dit Claire de sa douce voix, il faut que je te quitte ; mon père serait inquiet, et vois, les nuages de l'horizon montent en vapeur noire, l'eau s'agite sans qu'il fasse de vent, les feuilles frissonnent, et les oiseaux s'enfuient ; il va y avoir un orage, à demain.

En disant ces mots, elle ôta de son doigt une petite bague d'argent :

— Tiens, lui dit-elle, c'est la bague de ma mère ; ce sera mon anneau de mariage ; tu me le donneras demain, mais porte-le tout le reste du jour, et toute la nuit.

Wilhem lui donna un baiser sur le front, et, par habitude, tendit la main droite, pour que la jeune fille lui passât l'anneau au doigt.

— Non, non, Wilhem, dit-elle, à la main gauche,

c'est celle du cœur, c'est celle où l'on met l'anneau de mariage.

Wilhem frémit, et retira la main qu'elle attirait à elle.

— Non, non, dit-il, je ne veux pas — pas à cette main, au nom du ciel ! pas à cette main.

— Tu m'effraies, Wilhem, tes yeux semblent s'élanter de ta tête.

Et Wilhem s'enfuit, courant comme un fou.

Il passa près de Richard.

— Où vas-tu ? lui dit Richard, tu cours comme si le diable t'emportait.

— Eh ! dit Wilhem, qui te dit que le diable ne m'emporte pas.

Claire, inquiète, rentra chez son père, puis alla trouver Richard et sa femme ; elle leur raconta ce qui était arrivé ; tous trois se perdirent en conjectures.

Wilhem ne rentra pas souper ; cependant le souper devait être gai, c'était l'anniversaire de la guérison de Richard.

Quand il fut hors de la vue de Claire et de son frère, Wilhem s'arrêta : — Oh ! non dit-il, je ne lui ferai pas partager mon sort, elle ne sera pas la femme d'un homme qui s'est vendu au diable.

Il se mit à pleurer en songeant à tout ce qu'il perdait de bonheur, puis il se jeta à deux genoux sur le sable, et pria.

Mais l'orage grondait, les éclairs brillaient ; il se rappela la nuit funeste, il y avait juste un an, jour pour jour. Alors sa tête se perdit, il lui sembla sentir dans sa main une chaleur dévorante ; il monta dans son bateau, et le mit au courant. Quand il approcha du *Bingerloch*, il frémit de ne pouvoir arriver jusqu'à la forêt. Il n'osa implorer ni Dieu, ni le diable ; il passa heureusement, et chemin faisant il craignait que chaque éclair ne fût la foudre qui allait le frapper, que chaque vague ne dût l'engloutir, avant, qu'il eût expié son crime, ainsi que la folie lui en avait suggéré l'idée.

Arrivé au bord, il remercia Dieu, puis marcha du pas rapide et saccadé d'un homme qui a la fièvre, et parcourut les sinuosités de la forêt jusqu'au moment où il retrouva le carrefour.

Il se mit encore à genoux et implora le secours de Dieu.

Le vent brisait les arbres et ébranlait jusque dans leur racine les chênes les plus robustes.

Il ôta sa veste, releva jusqu'au coude les manches de sa chemise, et s'écria trois fois :

— Monseigneur le diable, je t'ai donné ma main gauche ; la voici, viens la prendre.

Et à la troisième fois, plaçant sa main gauche sur un tronc d'arbre brisé, d'un coup de sa hache de batelier, qu'il avait apportée, il se coupa le poignet, puis s'enfuit soutenu par la violence de la fièvre, laissant près de l'arbre sa hache et sa main.

Il rentra dans son bateau, sa fièvre était telle qu'il eut la force de ramer en suivant la côte de la seule main qui lui restait.

Quand il fut près du trou de Bingen, les forces manquèrent ; il se jeta à genoux en implorant l'aide de Dieu.

Le lendemain, Richard, en allant à la pêche, trouva le cadavre mutilé de son frère entre les pointes de deux roches aiguës.

ALPHONSE KARR.

CHOSSES ET AUTRES

— M. Wiggins nous annonce de grands tremblements de terre, parce que les planètes sont à présent dans la même position qu'en l'an 79, alors que Pompéi fut enseveli sous les cendres du Vésuve.

— La seconde fille d'Alexandre Dumas, fils, qui comme sa mère, née princesse Narickskine, appartenait à la religion grecque orthodoxe, vient de se convertir au catholicisme. Elle a eu pour marraine la princesse Mathilde.

— Une jeune Indienne de la tribu des Sioux, fille du chef sioux, de l'Ouest des Etats-Unis, vient d'entrer au couvent des Bénédictines du Dakota. Elle porte en religion le nom de Catherine, et elle dévouera sa vie à l'enseignement des enfants de sa nation.

— Grandjean (Philippe), célèbre graveur de caractères pour l'imprimerie du Louvre. Il exécuta les nouveaux caractères dont Louis XVI avait ordonné la gravure et la fonte vers 1693, d'après Desbillettes et Seb. Truchet, choisis par l'Académie des sciences. * Philippe Grandjean exerça de puis 1700 jusqu'en 1725.

— Dans le village de Elm Grove, Virginie, le recensement a montré qu'il y avait 592 habitants dont la moitié, ou 296 sont du sexe mâle et 296 du sexe féminin. Des hommes, 148 ou la moitié ont passé l'âge de 21 ans, et l'autre moitié est composée de mineurs. Chez les femmes, c'est exactement la même chose, la moitié a dépassé 16 ans et le reste n'a pas atteint encore cette limite. La population nègre est composée par moitiés exactes de femmes et hommes, dont la moitié sont adultes et les autres des mineurs. C'est un village unique au monde que celui d'Elm Grove, Virginie.

TEMPÉRATURE DU MOIS DE JUILLET. — Du 2 au 8, beau et chaud ; grand vent du S-O, qui amènera quelques ondées précédées ou suivies de brume. — Tonnerre en plusieurs endroits. Du 8 au 16 on aura de la pluie, mais la grande majeure partie de cette durée sera beau temps avec alternatives de temps chaud et de temps frais. Du 16 au 24, temps changeant, pluie et brume par intervalles ; quelquefois tonnerre. Du 24 au 31, beau, malgré quelques orages avec tonnerre en différents endroits de la province. Quelques jours de grande chaleur et d'autres de temps frais.

N. B. — Une bonne partie de l'été se fera remarquer par de grandes chaleurs. Pendant quelques semaines les nuits seront chaudes.

— Une touchante anecdote sur Littré est rappelée par Legouvé.

Le jour de la naissance de sa fille, Littré, le grand athéiste, dit à la mère :

— Ma chère amie, tu es une catholique fervente et pratiquante. Elève ta fille dans les habitudes de piété qui sont les tiennes. Seulement, j'y mets une condition. Le jour où elle aura quinze ans, tu me l'amèneras, je lui exposerai mes idées et elle choisira.

La mère accepte : les années s'écoulent ; un matin, elle entre dans le cabinet de son mari.

— Tu te rappelles ce que tu m'as demandé et ce que je t'ai promis. Je viens tenir ma promesse. Ta fille est prête à t'entendre avec tout le respect et toute la confiance que lui inspire un père adoré et vénéré. Veux-tu qu'elle entre ?

— Oh ! certes, oui ! Mais pourquoi ? Pour que je lui expose mes idées ! non ! mille fois non ! Quoi ! tu as fait de notre enfant une créature bonne, tendre, simple, droite, éclairée et heureuse ! Heureuse !... Ce mot qui chez un être pur résume toutes les vertus !... Et tu crois que je vais jeter mes idées au travers de ce bonheur et de cette pureté !... Mes idées ! mes idées !... Elles sont bonnes pour moi. Qui me dit qu'elles seraient bonnes pour elle ? Qui me dit que je ne risquerais pas de détruire ou d'ébranler ton œuvre ! Oh ! oui, que notre fille entre, chère femme, pour que je te bénisse devant elle de tout ce que tu as fait pour elle et qu'elle t'aime encore un peu plus qu'auparavant !

— Moi aussi, ajoute Legouvé, j'ai eu et j'ai encore autour de moi des âmes croyantes, et comme Littré, je me tiendrais pour criminel si jamais je troublais par mes doutes, si j'offensais par mes objections des convictions religieuses d'où ces êtres si aimés n'ont jamais tiré que des joies, des consolations et des vertus."

Quelle est la cause la plus infaillible de la perte de la mémoire ?

— Le tabac ?

— Non.

— La morphine ?

— Non ?

— Les excès de boisson ?

— Non.

— Quoi donc ?

— Un bienfait,

A MA MÈRE

Il est un mot bien doux que je voudrais tracer,
Un mot presque divin, que j'aime à prononcer,
Qu'au fond de mon cœur je révère :
Celui que le premier ma lèvre murmurait
Quand j'étais au berceau, quand ton bras m'entourait ;
Ce mot, c'est ton nom, ô ma mère !

Ce que tu fis pour moi, pourrais-je l'oublier ?
A peine je parlais, tu m'appris à prier
Le Créateur de la nature ;
Tu semas dans mon cœur une profonde foi
Qui, se développant en même temps que moi
S'est conservée intacte et pure.

Tu ne fus jamais sourde à mes fréquents appels,
Et tu me prodiguas tous les soins maternels
Lorsqu'en proie à la maladie
Je désirais te voir et la nuit et le jour ;
Aujourd'hui je comprends quel était ton amour,
Et quelle était ma tyrannie.

Sans cesse auprès de moi, souriant à mes pleurs,
Ta voix était un baume à toutes mes douleurs,
Tu étais empressée, active.
Je t'éveillais la nuit ? Tu venais m'endormir
Sans te lasser jamais de m'entendre gémir.
Que ma reconnaissance est vive !

Puis lorsque je voulus faire mes premiers pas,
Tu me suivais partout ; tu me tendais les bras
Anxieuse, mais souriante,
C'était là mon refuge et j'y courais joyeux :
De ma faiblesse enfin j'étais victorieux
Grâce à ton aide patiente.

Depuis ce moment-là tu sus me diriger
— Prête à me soutenir, éloignant le danger —
Sur la route de ma jeunesse ;
Je me laissais conduire et guider par ta voix,
Mais s'il m'est arrivé de m'égarer parfois,
Je n'oubliais pas ta tendresse.

Car, vois-tu, je t'aimais, comme je t'aime encor ;
Je l'avais reconnu : ton cœur est un trésor
Bien précieux, inépuisable :
Et lorsque j'y recourais, ce n'est jamais en vain.
Si mon front est pensif, toi, tu le rends serein
Par ta quiétude ineffable.

Sur cette mer du monde où l'on craint de périr,
Je vois un phare au loin, qui sur mon avenir
Jette des reflets de lumière :
Mère, c'est ton amour ce phare étincelant,
Qu'il éclaire ma route et me soit consolant,
Qu'il brille sur ma vie entière.

Montréal, 1890.

EMMANUEL.

LETTRE OUVERTE

A MONSIEUR J. D. CHARTRAND, LIEUTENANT INSTRUCTEUR A L'ÉCOLE PRÉPARATOIRE D'INFANTERIE, A ST-HIPPOLYTE DU FORT (GARD)

Mon cher compatriote,

C'est en 1875, si je me rappelle bien, que nous nous rencontrâmes pour la première fois. A cette époque, vous étiez comptable gérant du *National*, et moi je n'étais qu'un simple employé dans le bureau du même journal.

Nous avions pour patron l'hon. M. Laframboise, la crème des patrons, et aussi le plus aimable des disciples de Thémis ; sa franche et naïve bonhomie, sa parole chaude et sympathique, son bon cœur dont il laissait voir sans cesse les richesses, nous mettait à l'aise en sa présence. Quoique nous fussions de plusieurs degrés au-dessous de cet homme, qui avait été ministre et qui fut plus tard juge, nous nous sentions quelque chose devant lui. Toutes les fois qu'il descendait à Québec, pour y prendre son siège au parlement, car il était député — non pas de *Bombigny* mais de *Shefford* — il ne manquait jamais de faire le tour des ateliers pour venir serrer la main à ses employés avant son départ ; et à son retour de la capitale, la session terminée, c'était encore la même chose. Le brave homme ! il est parti depuis longtemps pour ce monde que l'on dit meilleur à celui que nous habitons.

Vous vous rappelez de *Bienvenu* (J. N.), *Achintre* (A.), *Poirier* (A. E.), *Tremblay* (E.), tous rédacteurs au *National*. Les deux premiers, écrivains plaisants à lire de même que causeurs attrayants à entendre, ont déjà payé leurs tributs

à la vie ; des deux derniers, le premier, *Poirier*, est en train de mériter, par sa rare éloquence et son talent comme avocat criminaliste, le surnom de *Berryer* canadien ; tandis que le deuxième, *Tremblay*, est maintenant traducteur officiel auprès du parlement provincial.

A l'époque dont je vous parle, vous montriez déjà du goût pour le militarisme, pour les armes. Et comme nous n'avions pas d'armée régulière — nous n'en avons pas encore maintenant — vous étiez entré dans le 65^e bataillon de milice, le seul corps militaire canadien-français qu'il y ait à Montréal. L'avancement fut rapide, et lorsque vous avez laissé le bataillon vous en étiez déjà adjudant.

Mais la carrière des armes n'est pas vaste au Canada. Aussi vous ne fûtes pas lent à vous en apercevoir, et en conséquence, vous avez jeté les yeux sur un autre pays qui pourrait mieux satisfaire vos goûts.

Un jour, notre ami, M. Honoré Beaugrand, — un Canadien qui aime la France comme nous l'aimons, soit dit ici, et qui sait la défendre, toutes les fois qu'elle est attaquée — nous apprit à tous que vous aviez pris place dans les rangs de la légion étrangère.

En Algérie, au milieu des tribus kabyles, vous étiez allé continuer la chaîne ininterrompue des Canadiens combattant pour la France ; car c'est un fait constaté par plusieurs, et entre autres par *Sulte*, qu'il y eut toujours des Canadiens dans les armées françaises.

Je vous vis d'abord, par la pensée, en qualité de simple soldat et plus tard comme officier, porter fièrement l'honneur du nom canadien et le faire honorer et aimer de nos compatriotes d'outre-Atlantique. Rien ne vous arrête : ni le terrible simoun, ni les sables du désert, ni l'inclémence d'un climat quelquefois funeste aux étrangers. Toujours en avant et le premier ! Partout où le drapeau de la mère-patrie est attaqué, on est sûr de vous voir payer de votre personne, et sans ménagement.

Et bien souvent, lorsque j'apprenais vos succès, j'applaudissais des deux mains ; et j'aurais voulu être près de vous, là-bas, afin que vous puissiez voir le contentement que j'éprouvais de vous voir faire votre devoir. Que voulez-vous ? j'ai le cœur bien français et j'aime ceux qui combattent pour la France.

Plus tard, rentré en France pour y compléter vos études militaires, vous ne tardez pas à faire votre marque parmi les élèves les plus brillants de l'École militaire. De simple soldat, grâce à votre talent, à vos aptitudes, à votre courage et à votre ardeur à l'étude, vous avez su vous élever au grade d'officier dans l'armée française, ce qui n'est pas peudire, car la promotion y est très difficile ; et tout me fait espérer qu'un jour je vous appellerai mon général.

Tout en cherchant à satisfaire vos goûts pour les armes, vous n'avez pas négligé non plus le côté poétique et artistique de l'esprit, de l'intelligence. Je veux dire que vous cultiviez en secret l'art des belles-lettres. Après avoir donné votre épée, votre sang à la France, vous vouliez lui donner encore cette partie qui est la plus sublime et la plus belle chez l'homme : votre intelligence.

De ce côté, vous avez encore atteint votre but. Et tout dernièrement j'apprenais que vous veniez d'être admis au nombre des membres de la Société des Gens de lettres de France, l'une des plus belles sociétés littéraires de notre ancienne mère-patrie. Bravo ! mille fois bravo ! mon lieutenant.

Je pensais à toutes ces choses et à beaucoup d'autres, en parcourant l'exemplaire de *St-Maixent* (1).
que vous avez bien voulu m'adresser. Les souvenirs d'école militaire consignés dans ce livre, ce sont les vôtres de même que ceux de tous les officiers qui y sont passés.

Ces souvenirs sont écrits avec un style simple, sans prétention, mais plaisant et bien français. On se plaît à suivre pas à pas, par votre narration, le soldat depuis son entrée à l'école *Saint-Maixent*

(1) Ce volume est en vente à la librairie *Ste-Henriette* (G. A. et W. Dumont) 1826, rue *Ste-Catherine*, Montréal. Prix : 88c. — Du même auteur : *Expédition autour de monde* : prix : 75c. Par la poste, 5 cents de plus.

jusqu'à sa sortie avec le grade d'officier. C'est la peinture exacte, minutieuse, d'une école militaire ; c'est la description intime de cette vie de soldat que nous connaissons si peu, nous les profanes.

Ceux qui vous liront, se verront bientôt initiés aux us et coutumes de la vie de soldat, et cela sans fatigue, sans peine, car elle est vraiment bien agréable la lecture de votre livre.

Après avoir passé en revue, dans une forme agréable et plaisante, l'existence du soldat, vous en arrivez, au dernier chapitre, à un appel à l'union adressé à tous les officiers sortis des diverses écoles militaires de France : *Saint-Cyr*, *Saumur* et *Saint-Maixent*. Pour le bénéfice de mes compatriotes qui me lisent, vous me permettez, mon lieutenant, de citer ce chapitre en entier :

Maintenant que nous sommes tous officiers, voyons le sort qui nous attend au régiment.

Nous sommes très bien reçus partout. Les chefs de corps, en général, commencent à avoir une grande estime pour les officiers sortant de l'École militaire d'infanterie.

Diverses fonctions, autrefois exclusivement réservées aux saint-cyriens, nous sont confiés et flattent notre amour-propre.

Qu'importe si parfois un colonel a besoin de dix ans pour se rendre compte qu'un saint-maixentais sait quelque chose, juste le temps qu'il lui faut pour s'apercevoir que le saint-cyrien ne vaut guère mieux, si ce n'est qu'il a pour lui une plus grande jeunesse.

* * * Cependant, ne nous faisons pas trop d'illusions. Avouons bien franchement que nous manquons, quelque fois, de modestie, que notre aplomb est un peu trop grand quand nous arrivons dans nos nouveaux régiments.

C'est un ancien qui vous parle ici en bon camarade. Le saint-cyrien est un peu plus modeste au début de sa carrière. Hen ! hen ! Est-ce bien vrai ? Et pourtant ce serait naturel, parce qu'il entre dans le nouveau.

Nous, nous revenons chez nous, au bercail que nous avons quitté pour une année. Nous nous y retrouvons en plein pays de connaissance.

Et de suite nous prenons peut-être un pied trop solide dans la place.

Remarquez bien que nous avons dit : peut-être, car l'expérience de plusieurs années nous a éclairé, comme elle vous éclairera tous, soyez-en convaincus.

Et puis, qu'importent nos conseils et notre expérience. Chacun appréciera nos idées selon son tempérament et son origine.

Le saint-maixentais criera : hola ! Le saint-cyrien se moquera probablement.

Et tous deux auront tort. Pour nous, nous essayons de nous dégager de tout esprit de coterie, de tout parti pris enraciné, en disant hautement :

— Fais ce que dois, advienne que pourra !
Car nous sommes de bonne foi.

* * * Soyons donc modeste dans les progrès que fait l'École de *Saint-Maixent*.

Chaque année voit augmenter les difficultés d'admission ; chaque année est témoin d'une valeur supérieure dans les promotions.

Nous nous acheminons sûrement vers ce grand desiderata : *l'unité d'origine*, que nous désirons tous.

Il nous reste encore quelques efforts à faire. Faisons-les dans le silence du travail, sans ostentation, et tendons la main, une main franche et amicale, aux saint-cyriens, qui ne demandent pas mieux que de la serrer avec effusion.

* * * Egards sur le champ de bataille, nous devons aussi l'être en temps de paix, et c'est par des concessions mutuelles, des rapprochements fraternels que le corps des officiers arrivera à effacer les légers, très légers points noirs qui existent encore entre camarades d'origines différentes.

Tant pis pour les saint-cyriens qui refuseront nos avances. Nous, nous aurons fait notre devoir.

C'est un vieux soldat qui vous parle, mes jeunes camarades, et il vous prie de prendre en bonne part, comme résultat d'une expérience chèrement acquise, les quelques conseils qu'il ose ici vous donner.

Travaillons tous la main dans la main, car l'horizon universel est noir, et les sinistres fossoyeurs qui guident le monde s'apprentent à creuser des tombes.

Puissions-nous tous être frappés, si notre mort contribue à la grandeur de la France !...

* * * Adieu, donc.

Et passons la plume à celui d'entre nous qui voudra faire une histoire sérieuse de l'École militaire d'infanterie, dont nous avons ici esquissé quelques petits souvenirs à grands traits, et sous une forme peu grave.

Nous avons ébauché certains types ; à d'autres plus habiles de les faire mouvoir et agir davantage.

Une bonne poignée de main à tous.

Adieu !

Plutôt, au revoir !... là-bas !

Maintenant que j'ai fini de faire la lecture de votre livre, je m'aperçois que je suis entièrement de l'avis de l'auteur de la préface de *Saint-Maixent* — le spirituel *Théo-Critt*. Pour cette raison, je ne crois devoir mieux faire que de finir comme il commence :

Enfin ! voilà qui est fait. Désormais, *Saint-Maixent*

est un pays connu, étiqueté, classé. Lorsqu'un brave officier, un peu bedonnant, poivre et sel, la moustache hérissée, dira : "Quand j'étais à Saint-Maixent . . .," il ne verra plus autour de lui la jeunesse irrespectueuse sourire et demander : "Saint-Maixent ? qu'est-ce que c'est, cela ? Y fabrique-t-on des vieux crus avec du raisin sec, ou bien est-ce le pays de Cocagne produisant des bonnes à tout faire ?"

Non. Chacun saura maintenant que Saint-Maixent est le creuset d'où sortent brillants, joyeux, pimpants et quelque peu *raucous*, la moitié de cette superbe phalange d'officiers dont le dévouement et l'abnégation, la bravoure et l'entrain ne sont plus à citer.

On saura que Saint-Maixent est au sac ce que Saumur est à l'éperon : un paradis quand on l'espère, un enfer quand on y est, un bon souvenir pour les vieilles années, pour ces heures où les tristesses de la retraite s'ajoutent encore à toutes ces maladies conquises sur les champs de manœuvres, les champs de batailles et les bosquets de Cythère.

C'est vrai. Il y avait quelque chose de révoltant dans ce sans-gêne des écrivains à l'égard de Saint-Maixent. Disciples d'Homère ou descendants de Scarron—ici plus que cela—ils avaient chanté sur tous les tons Saumur et son Ecole, Saint-Cyr et ses grandeurs, La Flèche et ses brimades. Ils avaient pris le Saumurien au biberon pour le conduire jusqu'aux étoiles ; le Saint-Cyrien avait développé toutes ses grâces et le Fléchois tous ses vices ; l'artilleur même avait fêté la Sainte-Barbe ; l'Ecole de guerre avait eu ses historiens plus ou moins prétentieux. Seule, l'Ecole de Saint-Maixent restait dans l'ombre, dans l'oubli, dans le néant.

On la savait située entre Tombouctou, Batignolles et Gibraltar, mais bien peu connaissaient exactement sa longitude et sa latitude, et ceux-la seuls qui pouvaient le dire étaient de vénérables savants au crâne chauve, à la barbe inculte, au collet grasseux—des membres de l'Institut, section des antiques.

Aussi, j'ai lu avec un plaisir infini le manuscrit que tu liras en volume, ami lecteur, et pour lequel je griffonne cette préface sans queue ni tête, dont le seul mérite sera d'être fort courte, qualité que ne possèdent pas toujours les explications données par nos doctes colonels aux heures sombres des théories.

Et si tu veux revivre ta jeunesse, si tu veux, pour un instant, retrouver ta gaieté, ta verve d'autrefois, tu ne passeras ni une page, ni une ligne ; tu vivras d'un bout à l'autre cette année d'école où les petites misères de l'uniforme, où les dures servitudes de la vie militaire sont supportées avec l'insouciance des vingt ans qui se mirent au reflet de la première épaulette.

Sur ce, mon cher lieutenant, je vous fais mon salut, mon salut le plus militaire, tout en vous priant de croire à mon inaltérable souvenir.

G. A. Dumont

LA MODE PRATIQUE

UN PEU DE CHIFFONS

Les foulards comme étoffe d'été auront toujours la faveur. Le succès de l'année est le semis de fleurs, grandeur naturelle, sur fond uni. Les pois, les nœuds, les petit bouquets se font également.

Les fillettes ont des manches disparates, comme les grandes personnes, à leurs costumes par exemple, en écossais, avec un corps bleu foncé uni.

Le camail Henri II ou Saint-Mégrin est en train de détrôner les carriks et collets faits en ces temps derniers. Il est plus long, plus simple, avec empècement et col Renaissance. En drap léger noir et velours, avec une très légère bordure de jais en galon, il est très nouveau et très distingué.—Du reste en forme pélerine, ou en jaquette, le vêtement tend à s'allonger un peu. Quelques essais tentés pourraient bien amener la mode définitive du demi-long pour l'hiver prochain.

Très coquettes les toilettes de batiste à fond blanc, dessins faïence, bleu ou vieux rouge. On les orne d'un col, d'un poignet et d'une ceinture de velours noir souligné d'un entre-deux de Chantilly. La forme doit être un peu ample, dans le genre quelconque que l'on préfère.

Pour les garnitures de chapeaux, avec la fleur qu'on emploie à brassées, on se sert aussi de dentelle travaillée en forme de papillon, de plume-couteau, etc., etc. C'est un vrai succès.

Les ombrelles riches sont en dentelle brodée de soutache *debout*, c'est-à-dire non cousue à plat, mais debout sur sa tranche. Cette nouveauté est aussi très élégante pour manches de robe, surtout en noir.

Un tour de cou en plume, ou en ruché de dentelle, tulle, soie découpée, etc., etc., se fait avec

un ressort dedans, assez semblable au ressort de voilette. Une écharpe très longue, entièrement plissée, y atteint devant.—C'est une fantaisie très bien portée.

Dans l'intérieur des jaquettes, à chacune des deux pointes en bas, on pratique une petite pochette qui sert à mettre les sous, dont le poids alors loin d'être incovenient, fait office de "plombs" pour tendre le vêtement.

COUSINE JEANNE.

ACADEMIE DE MADAME MARCHAND RUE ST-HUBERT, 62

Nul n'ignore plus que Montréal est dotée de maisons d'éducation qui l'élèvent au rang des premières villes de notre continent sous ce rapport.

Si nous parlons que de l'éducation des filles, nous avons des Institutions qui ont vaillamment fait leur chemin et leur marque dans le monde s'occupant de l'instruction de la jeunesse en notre pays.

Telle est, entr'autres, l'Académie de madame Marchand, rue St-Hubert, 62, dont une faveur spéciale m'a permis d'assister à la distribution solennelle des prix, samedi dernier, 28 juin.

J'ai fouillé les archives de cette maison, j'y ai pris quelques notes, et je suis heureux de les livrer au public.

L'Académie de madame Marchand est fondée depuis au-delà de vingt-cinq années. Vingt-cinq ans ! certes ! c'est un bel âge si nous considérons que cette Institution a marché sans cesse de succès en succès, en s'en tenant fermement et loyalement aux principes sages et nobles qu'elle a adoptés dès sa naissance. Savoir :

Donner à la femme une instruction forte, pieuse, solide, durable ; inculquer dans l'esprit et le cœur non-seulement cette science superficielle qui fait briller dans la société ; mais encore et plus, mieux, ce savoir qui donne du courage et des bras si la jeune fille est appelée à se subvenir à elle-même, ou s'il lui faut aider quelques vieux parents usés à la tâche, remplacer le chef de la famille, gagner pour tous. Et chaque année une phalange de jeunes personnes viennent frapper à la porte de cette Académie. C'est que la directrice, par ses soins de tous les instants, par ses vues larges, en a fait l'Institution par excellence. C'est qu'elle est placée sur un tel pied qu'elle peut rivaliser avec toutes les maisons de ce genre nées avant elle et sortir encore glorieuse dans cette catégorie.

Dès ses débuts, l'Académie de madame Marchand s'est solidement assise ; elle a révélé, dès son premier essor, ce qu'elle serait à la jeunesse qui suivrait son cours. Aussi a-t-on vu la nécessité d'agrandir et d'agrandir le local ; le personnel se chiffre au nombre de douze. Ce qui n'est pas peu dire, si l'on sait bien que cette maison est un externat, et qu'on n'y reçoit que des jeunes filles.

Depuis sa fondation, près de deux cents brevets de capacité ont été accordés. Cette année nous avons vu remettre des certificats, avec la plus haute distinction, à mesdemoiselles Florida Bibaud, Alexandrine Archambault, Corinne Aubry, Maria Perrault, Eugénie Renois, Virginie Giroux, Philomène Vaillancourt.

Madame Marchand a voulu faire plus encore pour les jeunes personnes confiées à sa sollicitude en les présentant devant le bureau de MM. les examinateurs-catholiques de Montréal. Il faut nécessairement posséder un diplôme officiel de ce bureau pour avoir le droit d'enseignement.

Or, depuis neuf ans, six jeunes filles formées à l'Institution qui occupe notre intérêt en ce moments, y ont reçu des diplômes d'Académie, quarant-huit des diplômes d'école modèle, cinquante-sept des diplômes d'école élémentaire, trente-neuf des diplômes d'anglais.

La proclamation des heureuses candidates pour cette dernière année nous a nommé : Mesdemoiselles Blanche Crevier, Louisa Questa, Ida Lafricain, Elmira Gagnon, Marie Lefebvre, Madame Duriez, qui toutes ont obtenu des diplômes d'école modèle. Comme on le voit, les personnes de tout âge, désirant refaire un peu leur instruction, trouvent bon accueil chez madame Marchand.

Le cours d'étude comprend sept années : on voit dans cette Académie des enfants de cinq ans et des jeunes personnes de dix-huit à vingt ans, ce qui n'est guère désagréable à l'œil. L'anglais et le français y sont également enseignés, et une attention spéciale est donnée à ces deux langues.

Ce qui étonne c'est l'assiduité constante de la part des élèves, chaque année fait nouveau et remarquable. Cette dernière année, trois cents jeunes filles ont fréquenté l'Institution, et malgré la visite de la grippe en notre ville, *soixante-onze* n'ont pas manqué un seul jour de classe.

Sans doute, parcequ'on sait stimuler chez elles une émulation soutenue et une légitime ambition ; sans doute, parceque les cours sont gradués de telle sorte à ne fatiguer ni l'esprit, ni le courage et que chacune doit attendre large rétribution de ses efforts ; comme on a pu s'en convaincre par le nombre de couronnes, de médailles et de volumes donnés à la distribution des prix, samedi dernier.

Si la science est soignée à l'Académie de madame Marchand, les arts d'agrément y ont aussi leur place marquée.

La partie musicale est sous la direction de mademoiselle Lemire, lauréat de l'Académie de Musique de Québec. Il est encore frais à l'esprit que mademoiselle Lemire est la première montréalaise qui obtint ce titre de l'Académie de Musique en 1877. Ses élèves lui font honneur. Dix, depuis ces dernières années seulement, ont remporté des diplômes de musique, devant cette même Académie qui a su couronner son propre talent. A la dernière séance encore, l'Institution de madame Marchand a pris largement sa part des succès dans mesdemoiselles Herminie Bergeron, Corinne Aubry, Bernardette Archambault, Virginie Giroux.

Un cours spécial de dessin est aussi ouvert ; cet art merveilleux est enseigné dans tous ses caprices du jour et dirigé par une personne d'expérience et de haute capacité.

Un cours d'Instruction Religieuse est donné chaque semaine par un monsieur de St-Sulpice, vénérable directeur de l'Académie de madame Marchand depuis sa fondation et se fait à part le catéchisme pour préparer les enfants à la première communion. Vingt-quatre fillettes cette année se sont présentées pour la première fois à la Table Sainte.

Cette Institution qui a obtenu déjà aux expositions provinciales un diplôme de première classe pour ses travaux de divers genres, une médaille d'or offerte par un généreux ami de l'éducation comme témoignage d'estime et de satisfaction, cette Institution s'est vue plus justement récompensée encore.

Son Excellence le Gouverneur-Général a voulu arrêter son attention sur elle, et selon le rapport favorable qui lui a été fait, l'Académie de madame Marchand a été honorée d'une médaille annuelle pour l'élève sortant victorieuse du concours de fin d'année,—et ce depuis six ans.

En 1885, l'heureuse gagnante a été Mlle Louisa Questa ; en 1886, Mlle Emilie Doré ; en 1887, Mlle Rachel Lanctôt ; en 1888, Mlle Mathilde Questa ; en 1889, Mlle Blanche Crevier ; en 1890, Mlle Maria Globensky.

C'est la seule Institution laïque de jeunes filles qui, jusqu'à présent, ait reçu cette belle distinction.

On a dit, il y a quelques années, que l'Académie de madame Marchand était pour les jeunes filles ce qu'est aux jeunes gens l'Académie Commerciale Catholique du Plateau ; c'est le plus bel éloge qu'on en peut faire encore, et il est certain que cette Institution continuera fièrement sa marche, en semant la science et la vertu, nonobstant les ennuis qu'on voudrait jeter sur son chemin.

X . . .

Dialogue entre maris :

—Ah ! mon cher, les maux d'yeux coûtent joliment de l'argent. L'autre jour, le fouet d'un cocher atteignit ma femme à l'œil ; elle dut aller chez l'oculiste, et j'en ai eu pour un louis !

—Et vous vous plaignez ! Eh bien ! moi, la semaine dernière, comme je me promenais avec ma femme, un bijou lui tapa dans l'œil : j'en ai eu pour cent louis !



PERSONNAGE ALLÉGORIQUE : LE PETIT SAINT JEAN-BAPTISTE DE LA PAROISSE SAINTE-BRIGIDE



L'ARCHE DE TRIOMPHE ÉLEVÉE AU COIN DES RUES NOTRE-DAME ET DES SEIGNEURS
LA CÉLÉBRATION DE LA FÊTE SAINT-JEAN-BAPTISTE A MONTRÉAL
Photographies Hamilton.—Photo-gravures Armstrong

FAMILLE - SANS - NOM, feuilleton du "Monde Illustré"



« Vous prendrez les fusils de ceux qui seront tués ! » répondit Chénier. — Page 155, col. 1

Là, il y eut massacre de gens sans armes — Page 155, col. 1

On ne s'étonnera pas que les personnages qui ont plus spécialement figuré dans les diverses phases de cette histoire, se fussent retrouvés à l'île Navy. André Farran, récemment guéri de sa blessure, ainsi que William Clerc, étaient accourus au camp, où Vincent Hodge ne tarda pas à les rejoindre. Seul, le député Sébastien Gramont, alors détenu dans la prison de Montréal, n'occupait pas son rang parmi ses frères d'armes.

Après avoir assuré la retraite de Bridget et de Clary de Vaudreuil qui, grâce à son intervention, avaient pu atteindre Maison Close, Vincent Hodge était parvenu à se dégager des soldats ivres qui l'entouraient et de ceux qui menaçaient de lui couper la route. De là, il s'était jeté à travers la forêt, et, au lever du jour, il ne courait plus le danger de tomber entre les mains des royaux. Quarante-huit heures plus tard, il atteignait Saint-Albans, au delà de la frontière. Lorsque le camp de l'île Navy eut été organisé, il s'y transporta avec quelques Américains, qui s'étaient donnés corps et âme à la cause de l'indépendance.

Là étaient aussi Thomas Harcher et quatre de ses fils, Pierre, Tony, Jacques et Michel. Après avoir échappé au désastre de Saint-Charles, retourner à Chipogan eût été non seulement se compromettre, mais compromettre Catherine Harcher. Ils s'étaient donc réfugiés au village de Saint-Albans, où Catherine avait pu les rassurer par message sur son sort et sur celui des autres enfants. Puis, dès la première semaine de décembre, ils étaient venus s'enfermer dans l'île Navy, résolus à lutter encore, ayant à cœur de venger la mort de Rémy, tombé sous les balles des loyalistes.

Quant à maître Nick le sorcier le plus perspicace du Far-West qui lui eût fait cette prédiction : « Un jour viendra où toi, notaire royal, pacifique par caractère, prudent par profession, tu combattras à la tête d'une tribu huronne contre les autorités régulières de ton pays ! » ce sorcier lui eût paru digne d'être enfermé dans l'hospice des aliénés du district.

Et voilà que maître Nick s'y trouvait pourtant, à la tête des guerriers de cette tribu. Après un solennel palabre, les Mahogannis avaient décidé de s'allier aux patriotes. Un grand chef, dont les veines ruisselaient du sang des Sagomores, ne pouvait rester en arrière. Peut-être fit-il quelques dernières objections ; elles ne furent point écoutées. Et, le lendemain du jour où Lionel, accompagnant l'abbé Joann, avait quitté Walhatta, après que le feu du conseil eût été éteint, maître Nick, suivi — non ! — précédé d'une cinquantaine de guerriers, s'était dirigé vers le lac Ontario pour gagner le village de Schlosser.

On imagine quel accueil fut fait à maître Nick. Thomas Harcher lui serra la main et si vigoureusement, que, pendant vingt-quatre heures, il lui eût été impossible de manier l'arc ou le tomahawk ! Même bienvenue de la part de Vincent Hodge, de Farran, de Clerc, de tous ceux qui étaient ses amis ou ses clients à Montréal.

« Oui... oui... balbutiait-il, j'ai cru devoir... ou plutôt, ce sont des braves gens... »

— Les guerriers de votre tribu ?... lui répondait-on.

— Oui... de ma tribu ! répétait-il.

En réalité, bien que l'excellent homme fit une

assez piteuse contenance, dont Lionel avait honte pour lui, c'était un appoint important que les Hurons venaient d'apporter à la cause nationale en lui prêtant leur concours. Si les autres peuplades, entraînées par l'exemple, les suivaient, si leurs guerriers, animés des mêmes sentiments, s'alliaient aux réformistes, les autorités ne pourraient plus avoir raison du mouvement insurrectionnel.

Cependant, par suite des récents événements, les patriotes avaient dû passer de l'offensive à la défensive. Aussi, dans le cas où l'île Navy tomberait au pouvoir du colonel Mac Nab, la cause de l'indépendance serait-elle définitivement perdue.

Les chefs des bonnets bleus s'étaient occupés d'organiser la résistance par tous les moyens dont ils disposaient. Retranchements élevés sur les divers points de l'île, obstacles contre les tentatives de débarquement, armes, munitions et vivres, dont les arrivages s'opéraient par le village Schlosser, tout se faisait avec hâte, avec zèle. Ce qui coûtait le plus aux patriotes, c'était d'être réduits à attendre une attaque qu'ils ne pouvaient provoquer, n'étant point outillés pour traverser le bras du Niagara. Faute de matériel, comment auraient-ils pu se jeter sur le village de Chippewa, donner l'assaut au camp fortement établi sur la gauche de la rivière ?

On le voit, cette situation ne pouvait qu'empirer, si elle se prolongeait. En effet, les forces du colonel MacNab s'accroissaient, pendant que ses préparatifs pour le passage du Niagara étaient poussés activement. Relégués à la frontière, les derniers défenseurs de la cause franco-canadienne eussent vainement tenté d'entretenir des commu-

nications avec les populations des provinces de l'Ontario et de Québec. Dans ces conditions, comment les paroisses s'uniraient-elles pour courir aux armes, et quel chef prendrait la tête de la rébellion, maintenant que les colonnes royales parcouraient les comtés du Saint-Laurent ?

Un seul l'eût pu faire. Un seul aurait eu assez d'influence pour soulever les masses populaires : c'était Jean-Sans-Nom. Mais depuis l'échec de Saint-Charles, il avait disparu. Et toutes les probabilités étaient pour qu'il eût péri obscurément, puis qu'il n'avait pas reparu sur la frontière américaine. Quant à admettre qu'il fût tombé récemment entre les mains de la police, c'était impossible ; une telle capture n'aurait pas été tenue secrète par les autorités de Québec ou de Montréal.

Il en était de même de M. de Vaudreuil. Vincent Hodge, Farran et Clerc ignoraient ce qu'il était devenu. Qu'il eût été blessé à Saint-Charles, ils le savaient. Mais personne n'avait vu Jean l'emporter hors du champ de bataille, et la nouvelle ne s'était point répandue qu'il eût été fait prisonnier. En ce qui concerne Clary de Vaudreuil, depuis l'instant où il l'avait arrachée aux rôdeurs qui lui faisaient violence, Vincent Hodge n'avait pu retrouver ses traces.

Que l'on juge donc de la joie que tous les amis de M. de Vaudreuil ressentirent, quand, dans la journée du 10 décembre, ils le virent arriver à l'île Navy, avec sa fille, accompagné d'une vieille femme qu'ils ne connaissaient point.

C'était Bridget.

Après le départ de Jean, le meilleur parti, sans doute, eût été de demeurer à Maison-Close, puisque M. de Vaudreuil ne risquerait plus d'y être découvert. Où sa fille trouverait-elle un autre abri et plus sûr ? La villa Montcalm, incendiée par les volontaires dans leur expédition à travers l'île Jésus, n'était plus que ruines. D'ailleurs, M. de Vaudreuil ignorait encore pour quelles raisons Rip avait épargné les perquisitions de la police à Maison-Close. Clary avait gardé le secret de cette protection infamante, et il ne savait pas qu'il fût l'hôte d'une Bridget Morgaz.

Craignant plus pour sa fille que pour lui les conséquences d'une nouvelle visite des agents, M. de Vaudreuil n'avait rien voulu changer à ses projets. Aussi, le lendemain soir, ayant appris que les royaux venaient de quitter Saint-Charles, il avait pris place avec Clary et Bridget dans la charette du fermier Archambault. Tous trois s'étaient sans retard dirigés vers le sud du comté de Saint-Hyacinthe. Puis, dès qu'ils eurent connaissance de la concentration des patriotes à l'île Navy, ils firent diligence pour franchir la frontière américaine. Arrivés la veille à Schlosser, après huit jours d'un pénible et périlleux voyage, ils étaient maintenant au milieu de leurs amis.

Ainsi Bridget avait consenti à suivre Clary de Vaudreuil, qui connaissait son passé ?... Oui ! La malheureuse femme n'avait pu résister à ses supplications.

Voici dans quelles circonstances s'était effectué son départ.

Après la fuite de Jean, comprenant comme lui qu'elle ne pourrait plus inspirer que de l'horreur à ses hôtes, Bridget s'était retirée dans sa chambre. Quelle nuit effroyable ce fut pour elle ! Clary voudrait-elle cacher à son père ce qu'elle venait d'apprendre ? Non ! Et le lendemain, M. de Vaudreuil n'aurait plus qu'une hâte—fuir Maison-Close. Oui ! fuir... au risque de tomber entre les mains des royaux, fuir plutôt que de rester une heure de plus sous le toit des Morgaz !

D'ailleurs, Bridget n'y demeurerait pas, ni à Saint-Charles. Elle n'attendrait pas qu'elle en fût chassée par la réprobation publique. Elle s'en irait au loin, ne demandant à Dieu que de la délivrer de cette odieuse existence !

Mais, le lendemain, au lever du jour, Bridget vit la jeune fille entrer dans sa chambre. Elle allait en sortir pour ne pas s'y rencontrer avec elle, lorsque Clary lui dit d'une voix tristement affectueuse :

— Madame Bridget, j'ai gardé votre secret vis-à-vis de mon père. Il ne sait, il ne saura rien de ce passé, et je veux oublier moi-même. Je me souviendrai que si vous êtes la plus infortunée, vous êtes aussi la plus honorables des femmes !

Bridget ne releva pas la tête.

— Écoutez moi, reprit Clary. J'ai pour vous le respect auquel vous avez droit. J'ai pour vos malheurs la pitié, la sympathie qu'ils méritent. Non !... Vous n'êtes pas responsable de ce crime que vous avez expié si cruellement. Cette abominable trahison, vos fils l'ont rachetée et au delà. Justice vous sera rendue un jour. En attendant, laissez-moi vous aimer comme si vous étiez ma mère. Votre main, madame Bridget, votre main !

Cette fois, devant cette touchante manifestation de sentiments auxquels elle n'était plus habituée, l'infortunée s'abandonna et pressa la main de la jeune fille, tandis que ses yeux versaient de grosses larmes.

— Maintenant, reprit Clary, qu'il ne soit jamais question de cela et songeons au présent. Mon père craint que votre demeure n'échappe pas à de nouvelles perquisitions. Il veut que nous partions ensemble, la nuit prochaine, si les routes sont libres. Vous, madame Bridget, vous ne pouvez plus, vous ne devez plus rester à Saint-Charles. J'attends de vous la promesse que vous nous suivrez. Nous irons rejoindre nos amis, nous retrouverons votre fils, et je lui répéterai ce que je viens de vous dire, ce que je sens être d'une vérité supérieure aux préjugés des hommes, ce qui déborde de mon cœur !— Ai-je votre promesse, madame Bridget ?

— Je partirai, Clary de Vaudreuil.

— Avec mon père et moi ?...

— Oui, et, pourtant, mieux vaudrait me laisser mourir au loin, de misère et de honte !

Clary dut relever Bridget, agenouillée devant elle, et qui sanglotait à ses pieds.

Tous trois avaient quitté Maison-Close le lendemain soir.

Ce fut à l'île Navy, vingt-quatre heures après leur arrivée, qu'ils apprirent cette nouvelle si désespérante pour la cause nationale :

Jean-Sans-Nom, arrêté par le chef de police Co-meau, venait d'être conduit au fort Frontenac.

Ce dernier coup anéantit Bridget. Ce qu'était devenu Joann, elle ne le savait plus. Ce qui attendait Jean, elle le savait !... Il allait mourir.

— Ah ! du moins, que personne n'apprenne jamais qu'ils sont les fils de Simon Morgaz ! murmura-t-elle.

Seule, Mlle de Vaudreuil connaissait ce secret. Mais qu'aurait elle pu dire pour consoler Bridget ?

D'ailleurs, à la douleur qu'elle éprouva en apprenant cette arrestation, Clary sentit bien que son amour pour Jean ne s'était point altéré. Elle ne voyait plus en lui que l'ardent patriote, voué à la mort !

Cependant la capture de Jean-Sans-Nom avait jeté un profond découragement au camp de l'île Navy, et c'est bien sur ce résultat que comptaient les autorités en répandant cette nouvelle à grand bruit. Dès qu'elle fut parvenue à Chippewa, le colonel MacNab donna l'ordre de la propager à travers toute la province.

Mais, comment cette nouvelle avait-elle franchi la frontière canadienne ? c'est ce qu'on ignorait. Ce qui paraissait assez inexplicable, c'est qu'elle avait été connue à l'île Navy avant même de l'être au village de Schlosser. Au surplus, peu importait !

Malheureusement, l'arrestation n'était que trop certaine, et Jean-Sans-Nom manquerait à l'heure où le sort du Canada allait se jouer sur son dernier champ de bataille.

Dès que l'arrestation fut connue, un conseil fut réuni dans la journée du 11 décembre.

Les principaux chefs y assistaient avec Vincent Hodge, André Farran et William Clerc.

M. de Vaudreuil, qui commandait le camp de l'île Navy, présidait ce conseil.

Vincent Hodge porta tout d'abord la discussion sur le point de savoir s'il n'y aurait pas lieu de tenter quelque coup de force pour délivrer Jean-Sans-Nom.

— C'est à Frontenac qu'il est enfermé, dit-il. La garnison de ce fort est peu nombreuse, et une centaine d'hommes déterminés l'obligeraient à se rendre. Il ne serait pas impossible de l'atteindre en vingt-quatre heures...

— Vingt-quatre heures ! répondit M. de Vaudreuil. Oubliez-vous donc que Jean-Sans-Nom était condamné avant d'avoir été pris ? C'est en

deux heures, c'est cette nuit même qu'il faudrait arriver à Frontenac !

— Nous y arriverons, répondit Vincent Hodge. Le long de la rive de l'Ontario, aucun obstacle ne nous arrêtera jusqu'à la frontière du Saint-Laurent, et, comme les royaux n'auront pas été prévenus de notre projet, ils ne pourront nous disputer le passage.

— Partez donc, dit M. de Vaudreuil, mais dans le plus grand secret. Il importe que les espions du camp de Chippewa ne sachent rien de votre départ !

L'expédition décidée, il ne fut pas difficile de réunir les cent hommes qui devaient y prendre part. Pour arracher Jean-Sans-Nom à la mort, tous les patriotes se fussent offerts. Le détachement, commandé par Vincent Hodge, passa sur la rive droite du Niagara, à Schlosser, et, prenant l'oblique à travers les territoires américains, il arriva vers trois heures du matin sur la rive droite du Saint-Laurent, dont il était aisé de franchir la surface glacée. Le fort Frontenac n'était pas à plus de cinq lieues dans le nord. Avant le jour, Vincent Hodge pouvait avoir surpris la garnison et délivré le condamné.

Mais il avait été pré-éché par un exprès à cheval, directement envoyé de Chippewa. Les troupes, qui surveillaient la frontière, occupaient toute la rive gauche du fleuve.

Il fallut renoncer à tenter le passage. Le détachement eût été écrasé. Les cavaliers royaux lui auraient coupé la retraite. Pas un ne fut revenu à l'île Navy.

Vincent Hodge et ses compagnons durent reprendre le chemin de Schlosser.

Ainsi, le coup de main, projeté contre le fort Frontenac, avait été signalé au camp de Chippewa ?

Que les préparatifs, nécessités par le rassemblement d'une centaine d'hommes, n'eussent pu être tenus absolument secrets, cela était probable. Mais comment le colonel Mac Nab en avait-il eu connaissance ? Se trouvait-il donc parmi les patriotes, un espion ou des espions en mesure de correspondre avec le camp de Chippewa ? On avait déjà eu le soupçon que les Anglais devaient être instruits de tout ce qui se faisait sur l'île. Cette fois, le doute n'était plus permis, puisque les troupes, cantonnées sur la limite du Canada, avaient été avisées assez à temps pour empêcher Vincent Hodge de la franchir.

Du reste, la tentative, organisée par M. de Vaudreuil, n'aurait pu amener la délivrance du condamné. Vincent Hodge serait arrivé trop tard à Frontenac.

Le lendemain, dans la matinée du 12, la nouvelle se répandait que Jean-Sans-Nom avait été fusillé la veille dans l'enceinte du fort.

Et, les loyalistes s'applaudissaient de n'avoir plus rien à craindre du héros populaire, qui était l'âme des insurrections franco-canadiennes.

X.—BRIDGET MORGAZ

Entre temps, deux autres coups, non moins terribles, allaient frapper le parti national et décourager ses derniers défenseurs du camp de l'île Navy.

En vérité, il était à craindre que les réformistes fussent pris de désespoir devant les échecs successifs dont la mauvaise fortune les accablait.

En premier lieu, la loi martiale, proclamée dans le district de Montréal, rendait presque impossible une entente commune entre les paroisses du Saint-Laurent. D'une part, le clergé canadien, sans rien abandonner de ses espérances pour l'avenir, engageait les opposants à se soumettre. De l'autre, il était difficile de triompher sans l'aide des États-Unis. Or, si ce n'est de la part des Américains de la frontière, il ne semblait pas que cette participation dût être effective. Le gouvernement fédéral se défendait de prendre ouvertement fait et cause pour ses voisins d'origine française. Des vœux, oui ! Des actes, peu ou point ! En outre, nombre de Canadiens, tout en réservant leurs droits, tout en protestant contre des abus manifestes, travaillaient à l'apaisement des esprits.

De cet état de choses, il résultait que les patriotes militants, au dernier mois de cette année 1837, n'atteignaient plus que le chiffre d'un millier d'hommes, dispersés sur le pays. Au lieu d'une révolu-

tion, l'histoire n'aurait plus à enregistrer qu'une révolte.

Cependant, quelques tentatives isolées avaient été faites à Swanton. Sur les conseils de Papineau et de O'Callaghan, une petite troupe de quatre-vingts hommes rentra sur le territoire canadien, arriva à Moore's-Corner, et se heurta à une troupe de quatre cents volontaires, résolu à lui barrer le passage. Les patriotes se battirent avec un admirable courage ; mais ils furent refoulés et durent repasser la frontière.

Le gouvernement, n'ayant plus rien à craindre de ce côté, allait pouvoir concentrer ses forces vers le nord.

Le 14 décembre, il y eut un combat à Saint-Eustache, dans le comté des Deux-Montagnes, situé au nord du Saint-Laurent. Là, au milieu de ses hardis compagnons, tels que de Lorimier, Ferréol et autres, se distingua par son énergie et sa bravoure le docteur Chénier, dont la tête était mise à prix. Deux mille soldats, envoyés par sir John Colborne, neuf pièces d'artillerie, cent vingt hommes de cavalerie, une compagnie de quatre-vingts volontaires, vinrent attaquer Saint-Eustache. La résistance de Chénier et des siens fut héroïque. Exposés aux boulets et aux balles, ils durent se retrancher dans le presbytère, le couvent et l'église. La plupart n'avaient même pas de fusils, et, comme ils en réclamaient :

« Vous prendrez les fusils de ceux qui seront tués ! » répondit froidement Chénier.

Mais le cercle des assaillants se rétrécissait autour du village, et l'incendie vint en aide aux royalistes.

Chénier se vit contraint d'abandonner l'église. Une balle le jeta à terre. Il se releva, il fit feu. Une seconde balle l'atteignit à la poitrine. Il tomba, il était mort.

Soixante dix de ses compagnons périrent avec lui.

On voit encore les mutilations de l'église où ces désespérés combattirent, et les Canadiens n'ont jamais cessé de visiter l'endroit où succomba le courageux docteur. Dans le pays, on dit toujours : Brave comme Chénier.

Après l'impitoyable répression des insurgés à Saint-Eustache, sir John Colborne dirigea ses troupes sur Saint-Benoit, où elles arrivèrent le lendemain.

C'était un beau et riche village, situé à quelques milles au nord dans le comté des Deux-Montagnes.

Là, il y eut massacre de gens sans armes, qui consentaient à se rendre. Comment auraient-ils eu la possibilité de se défendre contre les troupes venant de Saint-Eustache, et les volontaires venant de Saint-Andrew soit plus de six mille hommes, ayant à leur tête le général en personne ?

Dévastations, destructions, pillages, incendies, vols, tous les excès d'une soldatesque furieuse, qui ne respectait ni l'âge, ni le sexe, profanation des églises, vases sacrés employés aux plus odieux usages, vêtements sacerdotaux attachés au cou des chevaux, tels furent les actes de vandalisme et d'inhumanité dont cette paroisse devint le théâtre. Et, il faut bien le dire, si les volontaires prirent la plus grande part à ces crimes, les soldats de l'armée régulière ne furent que peu ou point retenus par leurs chefs. A plusieurs reprises, ceux-ci donnèrent l'ordre de livrer aux flammes les maisons des notables.

Le 16 décembre, lorsque ces nouvelles arrivèrent à l'île Navy, elles y produisirent une effervescence extrême. Les bonnets bleus voulaient traverser le Niagara pour attaquer le camp de MacNab. C'est à grand peine que M. de Vaudreuil parvint à les retenir.

Mais, après ce premier mouvement de fureur, il se produisit un profond découragement. Et même quelques désertions éclaircirent les rangs des patriotes, dont une centaine regagnèrent la frontière américaine.

D'ailleurs, les chefs voyaient diminuer leur influence et se divisaient entre eux. Vincent Hodge, Farran et Clerc étaient souvent en désaccord avec les autres partisans. Seul, M. de Vaudreuil aurait peut-être pu modérer les rivalités, nées de cette situation désespérée. Malheureusement, s'il n'avait rien perdu de son énergie morale, mal remis de blessures mal soignées, il sentait ses forces di-

minuer chaque jour, il comprenait bien qu'il ne survivrait pas à une dernière défaite.

Aussi, au milieu des appréhensions que lui causait l'avenir, M. de Vaudreuil se préoccupait-il de l'abandon dans lequel sa fille resterait après lui.

Cependant André Farran, William Clerc et Vincent Hodge ne cessaient de lutter contre le découlement de leurs compagnons. Si la partie était perdue, cette fois, répétaient-ils, on attendrait l'heure de la reprendre. Après avoir laissé derrière eux les ferments d'une insurrection future, les patriotes se retireraient sur le territoire des Etats-Unis, où ils se prépareraient à une nouvelle campagne contre les oppresseurs.

Non ! il ne fallait pas désespérer de l'avenir, et c'est ce que pensait maître Nick lui-même, lorsqu'il disait à M. de Vaudreuil :

« Si la rébellion n'a pas encore pu réussir, les réformes demandées se réaliseront par la force des choses. Le Canada recouvrera ses droits tôt ou tard, il conquerra son autonomie, il ne dépendra plus que nominativement de l'Angleterre. Vous vivrez assez pour voir cela, monsieur de Vaudreuil. Nous nous retrouverons un jour avec votre chère Clary à la villa Montcalm, relevée de ses ruines. Et moi, j'y compte bien, j'aurai enfin dépouillé le manteau des Sagamores, qui ne va guère à mes épaules de notaire, pour retourner à mon étude de Montréal ! »

Puis, lorsque M. de Vaudreuil, dévoré d'inquiétudes au sujet de sa fille, en parlait à Thomas Har-cher, le fermier lui répondait :

« Ne sommes nous pas de votre famille, notre maître ? Si vous craignez pour Mlle Clary, pourquoi ne la faites-vous pas conduire près de ma femme Catherine ? Là, à la ferme de Chipogan, elle serait en sûreté, et vous l'y rejoindriez, quand les circonstances le permettraient ! »

Mais M. de Vaudreuil ne se faisait plus d'illusion sur son état. Aussi, se sachant mortellement atteint, il résolut d'assurer l'avenir de Clary dans les conditions qu'il avait toujours désirées.

Comme il connaissait l'amour de Vincent Hodge pour sa fille, il devait croire que cet amour serait partagé. Jamais il n'eût soupçonné que le cœur de Clary fût rempli de la pensée d'un autre. Sans doute, en songeant à l'abandon où la laisserait la mort de son père, elle sentirait la nécessité d'un appui en ce monde. Et en était-il un plus sûr que l'amour de Vincent Hodge, déjà uni à elle par les liens du patriotisme ?

M. de Vaudreuil résolut dès lors d'agir dans ce sens, afin d'arriver à la réalisation de son vœu le plus cher. Il ne doutait pas des sentiments de Vincent Hodge, il ne pouvait douter des sentiments de Clary. Il les mettrait en présence l'un de l'autre, il leur parlerait, il joindrait leurs mains. Et alors, au moment de mourir, il n'aurait plus qu'un seul regret — le regret de n'avoir pu rendre l'indépendance à son pays.

Vincent Hodge fut prié de venir dans la soirée du 16 décembre.

C'était une petite maison, bâtie sur la berge orientale de l'île, en face du village de Schlosser, que M. de Vaudreuil occupait avec sa fille.

Bridget y demeurait aussi ; mais elle n'en sortait jamais pendant le jour. Le plus souvent, cette pauvre femme s'en allait à la nuit tombante, absorbée dans le souvenir de ses deux fils, Jean, mort pour la cause nationale, Joann, dont elle n'avait plus de nouvelles, et qui tendait peut-être, dans les prisons de Québec ou de Montréal, l'heure de mourir à son tour !

Au surplus, personne ne la voyait dans cette maison, où M. de Vaudreuil et sa fille lui rendaient l'hospitalité qu'ils avaient reçue à Maison-Close. Non qu'elle eût la crainte d'être reconnue et qu'on lui jetât son nom à la face ! Qui aurait pu soupçonner en elle la femme de Simon Morgaz ? Mais c'était déjà trop qu'elle vécût sous le toit de M. de Vaudreuil, et que Clary lui témoignât l'affection et le respect d'une fille pour sa mère ?

Vincent Hodge fut exact au rendez-vous qui lui avait été donné. Lorsqu'il arriva, il était huit heures du soir.

Bridget, déjà sortie, errait à travers l'île. Vincent Hodge vint serrer la main de M. de Vaudreuil, et se retourna vers Clary qui lui tendit la sienne.

« J'ai à vous parler de choses graves, mon cher Hodge, dit M. de Vaudreuil.

— Je vous laisse, mon père, répondit Clary en se dirigeant vers la porte.

— Non, mon enfant, reste. Ce que j'ai à dire vous concerne tous les deux. »

Il fit signe à Vincent Hodge de s'asseoir devant son fauteuil. Clary prit place sur une chaise près de lui.

« Mon ami, dit-il, il ne me reste que peu de temps à vivre. Je le sens, je m'affaiblis chaque jour davantage. Cela étant, écoutez moi comme si vous étiez au chevet d'un mourant, et que vous eussiez à recueillir ses dernières paroles.

— Mon cher Vaudreuil, répondit vivement Vincent Hodge, vous exagérez. . . .

— Et vous nous faites bien de la peine, mon père ! ajouta la jeune fille.

— Vous m'en feriez bien plus encore, reprit M. de Vaudreuil, si vous refusiez de me comprendre. »

Il les regarda longuement tous deux. Puis s'adressant à Vincent Hodge :

« Mon ami, reprit-il, jusqu'ici, nous n'avons jamais parlé que de la cause à laquelle, vous et moi, avons voué toute notre existence. De ma part, rien n'était plus naturel, puisque je suis de sang français et que c'est pour le triomphe du Canada français que j'ai combattu. Vous, qui ne teniez pas à notre pays par les liens d'origine, vous n'avez pas hésité, cependant, à vous mettre au premier rang des patriotes. . . .

— Les Américains et les Canadiens ne sont-ils pas frères ? répondit Vincent Hodge. Et qui sait si le Canada ne fera pas un jour partie de la confédération américaine ! . . .

— Puisse ce jour venir ! répondit M. de Vaudreuil.

— Oui, mon père, il viendra, s'écria Clary, il viendra et vous le verrez. . . .

— Non, mon enfant, je ne le verrai pas.

— Croyez-vous donc notre cause à jamais perdue, parce qu'elle a été vaincue cette fois ? demanda Vincent Hodge.

— Une cause qui repose sur la justice et le droit finit toujours par triompher, répondit M. de Vaudreuil. Le temps, qui me manquera, ne vous manquera pas pour voir ce triomphe. Oui, Hodge, vous verrez cela, et, en même temps vous aurez vengé votre père. . . . votre père mort sur l'échafaud par la trahison d'un Morgaz ! »

A ce nom, inopinément prononcé Clary se sentit comme frappée au cœur. Craignit-elle de laisser voir la rougeur qui lui monta au visage ? Oui, sans doute, car elle se leva et alla prendre place près de la fenêtre.

« Qu'avez-vous, Clary ? . . . demanda Vincent Hodge, en se dirigeant vers la jeune fille.

— Tu es souffrante ajouta M. de Vaudreuil, qui fit un effort pour quitter son fauteuil.

— Non, mon père, ce n'est rien ! . . . Un peu d'air suffira à me remettre ! »

Vincent Hodge ouvrit un des battants de la fenêtre, retourna vers M. de Vaudreuil.

Celui-ci attendit quelques instants. Puis, Clary étant revenue près de lui, il lui prit la main, en même temps qu'il s'adressait à Vincent Hodge :

« Mon ami, dit-il, bien que le patriotisme ait rempli votre existence entière, il a cependant laissé place dans votre cœur à un autre sentiment ! Oui, Hodge, je le sais, vous aimez ma fille, et je sais aussi quelle estime elle a pour vous. Je mourrais plus tranquille si vous aviez le droit et le devoir de veiller sur elle, seule au monde après moi ! Si elle y consent, l'accepterez-vous pour femme ? »

Clary avait retiré sa main de la main de son père, et, regardant Vincent Hodge, elle attendit sa réponse.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTREAL, 5 JUILLET 1890

LE REGIMENT

PREMIÈRE PARTIE

LE SOUS-OFFICIER JACQUES

(Suite)

Il pénétra dans le salon et alla s'abattre sur une chaise. Il tremblait violemment. Ses dents claquaient.

— Mon Dieu, Jacques, tu es malade ? Est-ce qu'on t'a attaqué ? Est-ce que tu es blessé ? Parle, tu me fais mourir de peur.

— Ma pauvre Marjolaine, je suis perdu.

— Perdu !

— Oui, perdu. Ma carrière est brisée. Je suis un lâche, Je suis un misérable. Ce n'était pas la peine de m'élever avec tant de soins et de m'apprendre ce qu'est la probité, ce qu'est l'honneur. Ce n'était pas la peine de m'aimer, ma pauvre Marjolaine, je ne suis pas digne de toi. Je suis perdu, je suis déshonoré.

Marjolaine regardait avec effarement l'oncle César, puis Jacques.

— Que raconte-t-il là ? murmura-t-elle.

Tout à coup Jacques se mit à sangloter. Depuis assez longtemps il se retenait. Depuis la cruelle scène du tripot ses nerfs étaient tendus. Si les larmes n'étaient pas venues les détendre, le soulager, il serait devenu fou. Marjolaine, en voyant pleurer celui qu'elle aimait tant, se mit, elle aussi, à fondre en larmes.

— Dis-moi tout, Jacques, que s'est-il passé ?

Et l'oncle César, paternel, cachant son inquiétude :

— Voyons, mon garchon, un peu de courage.

Jacques essuya ses larmes. Et d'une voix en trecoupée, s'arrêtant presque à chaque phrase parce que ses sanglots l'étranglaient, il dit quelle avait été sa soirée avec Patoche. Il raconta qu'ils avaient fait ensemble un diner plantureux, qu'il n'avait plus, en sortant, sa présence d'esprit, qu'il avait suivi Patoche au cercle d'Antin et que là il avait joué.

Marjolaine et l'oncle César respirèrent. Jacques venait d'arrêter là son récit et ils croyaient que le jeune homme, simplement, avait joué, perdu sans doute ce qu'il avait sur lui, et une grosse somme, sur parole. De là son désespoir. Et comme il n'osait achever, l'oncle l'aïda :

— Tu as perdu et tu ne chais comment rembourser, hein ?

— Tu as eu tort de jouer, Jacques, tu avais promis à ton colonel de ne plus jamais tenir les cartes. Tu as manqué à ta promesse. Voyons, dis-moi ce que tu as perdu.

Il restait sombre, la tête basse, n'osant répondre. Il fallut bien qu'il s'expliquât pourtant. Alors, il dit tout, comment il avait été entraîné à jouer, comment il avait gagné une somme très forte, comment il avait pris la banque, enfin il raconta l'odieuse et terrible accusation portée contre lui. Voleur ! Il était un voleur ! Et on l'avait ignominieusement chassé.

— Voyons, Jacques, tu te trompes. Il y a sans doute une façon d'expliquer cela. Cherche bien.

— C'est à devenir fou, car je ne puis l'expliquer.

— Mais M. Patoche aurait dû répondre pour toi.

— Patoche était parti. Puis qu'aurait-il dit ? Les preuves étaient flagrantes. J'ai été surpris comme on surprend un voleur au moment où il fracture un tiroir et où il emplit ses poches des billets et de l'or qu'il a volés. J'ai été pris comme un assassin qu'on arrête au moment où il tient encore son arme à la main et où il est encore penché sur le corps de sa victime ! Je ne puis rien dire. Je ne puis me défendre. Et j'en arrive même à

me demander si je ne suis pas réellement un voleur, si je n'avais pas dans mes manchettes une portée de cartes préparées, si je ne les ai pas glissées, ces cartes, au moment opportun. Car je m'en suis servi. Les cartes préparées étaient dans mon jeu. J'ai compté moi-même, moi-même j'ai trouvé la preuve de mon infamie. Oui, j'en arrive à me demander si je ne suis pas vraiment coupable et si je n'ai pas volé l'argent que j'ai gagné.

Et il se tut, les yeux rouges et fixes, les dents serrées, la tête dans les mains, abîmé dans la recherche de l'impénétrable problème.

Marjolaine ne savait que penser. L'effrayante douleur de Jacques enlevait chez elle les reproches qu'elle aurait voulu lui faire. Elle ne se sentait plus le courage de le gronder. Et d'autre part, la révélation qu'elle venait d'entendre était si grave qu'elle restait sans voix, dans une prostration anéantie. L'oncle César rêvait, ses gros sourcils froncés. Marjolaine secoua sa torpeur :

— Jacques, ce que tu viens de dire est la vérité ?

— En douterais-tu ? Si tu me crois capable d'une pareille vilénie, ose l'avouer, tu verras comment je sais mourir.

— Je te crois. Je t'ai cru tout de suite. Tu nous as tout dit ?

— Tout.

— Tu es sûr de n'avoir rien omis ?

— Rien.

— Aucun soupçon, d'aucune sorte, ne t'est venu ?

— Aucun.

— Il faut ne rien nous cacher.

— Hélas ! dit-il avec abattement, je ne sais rien de plus.

Marjolaine se tourna vers l'oncle César :

— Mon oncle, je ne suis qu'une femme, ce grand garçon n'est qu'un enfant. Nous n'avons pas beaucoup d'expérience à nous deux. Vous, mon oncle, vous avez vécu, vous avez voyagé. Vous connaissez le monde, peut-être avez-vous joué, on dit qu'en Amérique on joue beaucoup. Que pensez-vous ?

L'oncle César se gratta le nez.

— De deux choses l'une : Il y a eu hageard ou préméditation.

Et comme Jacques, sur ce mot, faisait un geste indigné :

— Non pas préméditation de ta part, mon garchon. Je te crois le plus loyal du monde. Celui qui en douterait ferait connaissance avec les deux poings du père Chégeard.

Et le bonhomme étala, devant sa large poitrine, des poings gros comme des melons, velus, énormes, des poings de boxeur.

— Il y a peut-être hageard. Lequel ? Je ne l'explique pas. On n'explique pas le hageard. Quant à la préméditation, elle ne peut s'expliquer que chez Jacques a des ennemis. Te connais-tu des ennemis, à Paris ?

Etonné Jacques le regardait sans comprendre.

— Des ennemis ? Et qui donc ? Je n'avais que des amis au régiment. Je n'ai eu que des amis au Tonquin. Je n'aurai, certes, que des amis à Nancy où je vais aller rejoindre mon corps. Songez, mon oncle, il appelait César son oncle, comme jadis il avait appelé Routard mon père, songez que je n'y connais personne, en dehors de la famille de mon colonel et de Patoche avec qui je suis sorti ce soir. Qui donc pourrait être mon ennemi ? Et pour quelle raison.

— Ah ! voilà, disait César hochant la tête. Nous chercherons. Che Patoche ne me plaît pas du tout. Auchtôt que je l'ai vu, il m'a déplu. Je ne chaurais dire pourquoi, par exemple. Demain j'irai le trouver. Je l'interrogerai. Je me rendrai au cercle d'Antin. Je m'y ferai recevoir au begeois. Enfin comptez sur moi. Courage ! courage ! Qui chait ? Le père Chégeard chera peut-être bon à quelque chose. Il a été très touché, très touché de l'accueil que lui a fait Marjolaine, l'oncle Chégeard. Ch'il était revenu riche d'Amérique, il aurait compris le bon accueil, mais il est revenu misérable. Et Marjolaine l'a reçu quand même comme un père. Eh bien, l'oncle Chégeard ne l'oublie pas, et il voudrait bien che rendre utile. Comptez chur lui. Il a bon pied, bon œil, des poings cholidés, et il n'est pas bête, che qui ne gâte rien.

Marjolaine fut un peu rassurée par les bonnes paroles du brave homme. Mais cette nuit-là quand même, on ne dort pas guère, aux Modes parisiennes.

Marjolaine pensait que des dangers, sans doute, menaçaient la tête chérie de son cher Jacques, dangers d'autant plus redoutables qu'ils étaient inconnus, et qu'on ne pouvait deviner d'où ils viendraient, ce qui les amènerait. L'oncle César, seul, finit par s'endormir. Tout d'abord, il s'était cassé la tête à vouloir chercher la solution de l'histoire de Jacques. Il n'avait rien trouvé. Alors il s'était retourné dans son lit, en murmurant :

— A Paris, comme partout, on arrive à che qu'on veut avec de l'argent, et l'argent ce n'est pas che qui me manque.

En effet, il s'était présenté pauvre à Marjolaine et pauvre il voulait rester en apparence, à ses yeux, idée d'original et de philosophe, car il était les deux, mais la vérité, c'est qu'en une trentaine d'années, à Philadelphie d'abord, à Chicago ensuite, et en dernier lieu à New-York, il avait gagné, dans le commerce des peaux tannées, cinq ou six cent mille livres de rente ! Voilà pourquoi l'oncle Chégeard marquait tant de sécurité et pourquoi il se disait, en son lit avant de dormir, que l'argent ne lui manquait pas !

X

Quand Jacques se réveilla le lendemain, il ne se souvint pas tout de suite de ce qui s'était passé. Il était tard. Par la fenêtre de sa chambre le soleil entra et il apercevait même, comme un coin de campagne lointaine, la cime feuillue d'un des arbres du boulevard. Il avait la tête lourde et les idées confuse. Soudain il se rappela. La scène de la veille réapparaissait devant son esprit. Il passa la main sur son front, regardant autour de lui, se demandant si ce n'était pas en rêve que tout cela était arrivé. Hélas ! les moindres détails revenaient, maintenant. Ce n'était pas en rêve, il n'en pouvait douter. Il avait été surpris trichant au jeu. Il avait été chassé d'un cercle comme un voleur !

Lui, Jacques, le loyal garçon incapable d'une mauvaise pensée, qui ne songait qu'à remplir son devoir de soldat, lui qui n'avait qu'une ambition : s'instruire pour devenir officier ! Où étaient-elles, maintenant, ses ambitions ? Il se sentait bien qu'il était perdu, déshonoré. Qu'allait-il advenir si ses chefs, le colonel de Cheverny qui l'aimait tant ! apprenaient la vérité ? Il serait cassé de son grade, remplacé comme simple soldat dans un autre régiment. Il voulait passer des examens pour rentrer à l'école des sous-officiers de Saint Maixent. Depuis longtemps il travaillait pour cela. Il était prêt, sûr d'être reçu.

Eh bien, adieu l'école, il ne s'y présenterait pas. Et il aurait beau, même son congé terminé, solliciter un rengagement, on refuserait de le recevoir. Sa carrière de dévouement et de grandeur, cette carrière qu'il aimait tant, était brisée. Déshonoré ! Voilà ce qu'il se répétait et ce déshonneur pèserait sur toute sa vie entière. Cela, il ne l'ignorait pas. Il n'y échapperait jamais. Où se présenterait-il désormais ? Tous les jeunes gens sont soldats et lorsqu'ils essayent de se caser dans la vie civile, les patrons leur demandent leurs livrets. Quand il cherchera un emploi pour vivre, et que le patron lui demandera son livret militaire, Jacques présentera le sien d'une main tremblante.

Le patron lira ses états de service. Il verra qu'il s'est conduit en brave au Tonquin, mais qu'une fois arrivé à Paris, il n'a pas su résister aux entraînements qu'il a rencontrés sur sa route. Il lira :

— Cassé de son grade pour avoir triché au jeu. Flagrant délit.

Le patron aura un petit sourire de mépris.

— Ah ! ah ! Merci. Vous repasserez, mon garçon.

Et il s'en ira en murmurant :

— C'est une gouape !

Que pourrait-il répondre à l'insulte ? Tout cela n'était-il pas vrai ? Expliquerait-il donc chaque fois qu'il n'a pas été coupable, qu'il a été victime, qu'il n'a pas volé, qu'il ne sait pas et n'a jamais su comment cela est arrivé ? A quoi bon ? Personne ne le croira !

Et les mains crispées sur le front, les ongles dans la chair, Jacques répétait, tout haut, dans sa chambre :

— Personne ne le croira ! Personne !

Marjolaine était levée depuis longtemps et au travail. Mais, elle était aussi bien triste. Qu'allait-

il advenir de tout cela ? De grosses larmes roulaient dans ses yeux. Et justement, le soir même, elle et Jacques étaient attendus chez le colonel de Cheverny qui donnait une fête ! Et elle se faisait une joie d'aller rue Ampère et de danser avec son Jacques aimé ! Elle s'était arrangée une jolie toilette qui lui allait à ravir. Elle voulait plaire à Jacques. Elle voulait lui montrer combien la vie à Paris et l'habitude de voir autour d'elle des femmes élégantes, l'avaient rendue élégante elle-même. Elle voulait, enfin, qu'il fût fier de sa Marjolaine !

Que se passerait-il à cette fête si le colonel était instruit de la scène navrante du tripot ? Car les journaux la raconteraient peut-être, cette scène ? Qui sait si, à cette heure même, elle n'était pas devenue publique, déjà ? Certes, elle croyait à l'innocence de Jacques. Mais elle ne se faisait pas d'illusion là-dessus, elle serait la seule, sans doute, à y croire ! Jacques était et serait condamné par l'évidence même de sa faute !

Quelle terrible nuit a dû passer le pauvre enfant ! se dit-elle.

Et plusieurs fois par heure, elle quittait son travail, elle sortait du salon, et doucement, ne faisant pas de bruit, retenant sa respiration, elle s'en allait mettre l'oreille contre la porte de la chambre où Jacques, au même instant, pleurait et se lamentait. Effrayée parce qu'elle ne l'entendait pas, elle finit par frapper :

— Jacques ! mon Jacques !

Il lui ouvrit. Il avait les traits encore plus fatigués que la veille, les yeux gonflés et rouges. Il ne sourit pas en la voyant. Elle même, du reste, était très pâle. On devinait aisément, sur sa délicate figure, les angoisses de toute une lourde nuit d'insomnie.

— Mon Jacques, ne te déssole pas ! Il est impossible que ce mystère-là ne s'éclaircisse pas quelque jour. Confiance et courage !

— Je suis perdu ! Si le colonel l'apprend, je serai cassé de mon grade.

— Il ne te croira pas coupable.

— Et comment lui prouverai-je le contraire ?

— Eh bien suis mon conseil, Jacques. Tu sais que nous devons aller ce soir chez M. de Cheverny ?

— Non, non, je n'irai pas, je n'oserai jamais reparaître devant lui.

— Ne pas oser, c'est proclamé que tu es coupable. Braver le mépris, c'est au contraire montrer que tu es innocent.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit-il, le front entre les mains.

— Mon conseil le voici : Il ne faut pas attendre que M. de Cheverny apprenne par un autre que par toi ce qui s'est passé cette nuit. Tu iras le trouver. Tu lui diras tout. Il te croira, mon Jacques, il te croira.

— Soit, je suivrai ton conseil, mais...

— Tu doutes de son efficacité ?

— Oui.

Et il secoua tristement la tête. Il n'avait pas la foi. Il se sentait poussé, par une main invisible, dans je ne sais quel abîme, où il roulait sans rien voir, autour de lui, qui pût le retenir. Cela lui donnait le vertige. Sa pensée en devenait obscure. Il ouvrait alors et refermait les yeux avec un geste d'insensé, comme s'il avait essayé de ressaisir sa raison qui s'enfuyait.

Le soir plus tôt qu'on les attendait, ils se trouvaient rue Ampère. Les invités du colonel n'étaient pas encore arrivés.

— Moi, lui avait dit Marjolaine, je resterai avec madame de Cheverny ; comme le colonel est encore libre en ce moment, tu en profiteras pour aller le trouver. Tu lui ouvriras ton cœur. Aie confiance, te dis-je, ai confiance... Voyons, regarde toi donc dans la glace, est-ce que tu as l'air d'un voleur ?

Il ne sourit pas. Il se sentait perdu. On ne pardonne jamais au déshonneur, dans l'armée moins qu'autre part. Le colonel de Cheverny n'était pas au salon, où se trouvaient seulement Marguerite, Bernard et Bernerette. Après y être resté quelques minutes, Jacques dit à la comtesse :

— J'ai une communication à faire à mon colonel, madame. Puis-je lui parler ?

— Certes. Faites-vous annoncer, il est dans son cabinet.

— Comme il est pâle, comme il a l'air triste ! Pourquoi ?

Mais Marjolaine évita de répondre. Mme de Cheverny soupira. Elle avait ainsi, chaque fois qu'elle revoyait Jacques, des tristesses soudaines, son cœur se serrait.

Était-ce bien vraiment de la tristesse ? Non, mais plutôt une sorte de langueur, car devant Jacques elle revivait les plus chers souvenirs de sa lointaine enfance. Jacques ne ressemblait-il pas à Julien ? Étrange ressemblance, en effet, mais peu importe ! Elle n'en existait pas moins et quand Marguerite se trouvait près de lui, elle croyait voir renaître celui qui avait eu son premier amour. Elle se sentait, du reste, attirée vers Jacques par sa loyauté, sa franchise, par la noble ardeur qui le portait vers ce métier qu'il avait choisi. Jacques ne vivait que par l'armée et pour l'armée. Il était pénétré de la grandeur de la mission que l'armée avait à remplir. Il était presque comme un apôtre du patriotisme, toujours prêt à souffrir, et du devoir toujours prêt à se sacrifier.

Bernard et sa sœur s'inquiétaient aussi de la pâleur du sous-officier, mais Marjolaine restait muette. Georges de Cheverny, debout près de la fenêtre de son cabinet pour profiter des dernières lueurs du jour, lisait un journal. Il avait une ride au front, les sourcils froncés. Et sa main nerveuse froissait avec colère la feuille qu'il lisait.

— C'est impossible, murmura-t-il, c'est impossible.

Tout à coup il releva la tête et aperçut devant lui le sous-officier Jacques. Ses yeux brillèrent. Il s'élança vers le sergent et lui montrant le journal :

— Voici un journal du soir que je n'ai pas l'habitude de lire. Il m'a été envoyé sous enveloppe ; on voulait sans doute attirer mon attention sur ce qu'il contenait. Je l'ai ouvert et sous la rubrique *Pais Paris*, j'ai lu, encadré dans un coup de crayon bleu, un article que vous pouvez parcourir vous-même et sur lequel, mieux que personne, vous me donnerez certainement des explications.

Le colonel avait parlé d'un ton sévère. Ce n'était plus l'ami que Jacques avait devant lui ; ce n'était plus l'homme duquel il se savait aimé, dont il s'était attiré l'affection par sa bravoure et par son dévouement. C'était le supérieur irrité, ayant charge d'âmes, sur qui reposait l'honneur de la grande famille militaire qu'on appelle le régiment. Jacques n'avait plus une goutte de sang dans les veines. Il avait cru, suivant le conseil de Marjolaine, arriver à temps et prévenir le colonel. Et le colonel, avant son arrivée, avait été prévenu.

Le sergent tremblait terriblement en recevant le journal des mains de M. de Cheverny. Jamais le colonel ne lui avait parlé de la sorte. Il avait toujours été pour ses soldats juste et bon. Il était adoré ; car les soldats, comme les enfants de leur père, n'exigent pas autre chose de leurs supérieurs que de la bonté et de la justice. Avec cela on peut les mener partout. Pour Jacques en particulier, qui deux fois coup sur coup lui avait sauvé la vie, il avait toujours montré de la tendresse paternelle. Ne lui avait-il pas dit, en apprenant que le pauvre garçon était un enfant trouvé :

— Vous n'avez pas de famille. La mienne sera la vôtre !

Mais quel changement à cette heure ! Le visage de Georges de Cheverny était dur. Il y avait je ne sais quoi d'inflexible sur cette physionomie.

— Je suis perdu ! pensa Jacques.

Et il parcourut l'article que, du bout de l'ongle, très raide, dans une attitude bien militaire, le colonel lui désignait, la main tendue. L'article racontait de point en point la scène du tripot. Un reporter s'était trouvé là, pourtant sans doute, avec les autres, et en avait fait son profit. Aucun détail n'était omis. Le journal ne donnait pas en toutes les lettres le nom de Jacques, il ne désignait ce nom que par sa première lettre. Mais il s'exprimait ainsi :

« Ce garçon qui portait le ruban de la médaille militaire, et qui, du reste et malgré le flagrant délit, proclamait bien haut qu'il était innocent, ce qui prouve chez lui un certain toupet, ce garçon a déclaré qu'il était seulement depuis quelques jours revenu du Tonquin. Il a déclaré également que bien qu'il fût en tenue bourgeoise, il appartenait à

l'armée, étant en congé à Paris et qu'il rejoindrait prochainement son régiment, le 145^e de ligne, caserné à Nantzy. »

Et le journal du soir ajoutait, après ce récit, en forme de réflexions et de morale :

« Le 145^e de ligne a pour colonel, récemment nommé à son retour du Tonquin, M. le comte Georges de Cheverny. M. de Cheverny trouvera aisément parmi les sous-officiers médaillés de son régiment, actuellement en congé à Paris, le reste de ce nom qui commence par un J. Nous sommes persuadés qu'il fera bonne et prompte justice. Dans cette grande et noble famille militaire, tous les honneurs se serrent et se groupent autour du drapeau, ne faisant ainsi qu'un seul et même honneur. C'est pourquoi l'or décore le drapeau. C'est pour cela aussi que la honte de l'un rejaillit sur tous et fait la honte des autres jusqu'à ce qu'un châtement exemplaire et prompt vienne effacer le souvenir même de la faute. M. le colonel comte de Cheverny a un pénible devoir à remplir. Il n'y failira pas ! »

Le journal s'échappa des mains de Jacques. Il était sans forces pour le retenir. Et il se taisait, car il était aussi sans forces pour parler. Le colonel dit d'une voix brève :

— Ce sous-officier médaillé, retour du Tonquin, c'est vous ?

— C'est moi.

— Vous avez triché au jeu.

Le sergent avait la tête baissée. Il la releva brusquement et, d'une voix vibrante :

— Le croyez-vous, mon colonel ?

— Il y a eu flagrant délit.

— Je ne le nie pas.

— Vous reconnaissez avoir été surpris en flagrant délit de vol au jeu. Prétendriez-vous n'avoir pas triché ?

— Je vous le jure, mon colonel.

L'officier haussa les épaules.

— Avez-vous quelque moyen de vous défendre ? Jacques essuya son front mouillé de sueur. Et sourdement :

— Me défendre ! Le pourrais-je ? Comment ? Mon colonel, écoutez-moi. Il faut me croire sur parole. Je n'ai pas triché. Si vous ne me croyez pas, c'est fini, je suis perdu, je suis déshonoré.

— Expliquez-vous.

— J'ai été entraîné dans un tripot. J'ai eu tort, j'avais promis de ne plus jouer. Je ne savais plus ce que je faisais. Au cercle, j'ai joué, j'ai gagné. Alors, la banque étant libre, je l'ai prise. Presque aussitôt, un des pontes fit arrêter le jeu, m'accusant d'avoir glissé dans les cartes que je tenais encore à la main une portée toute préparée qui me faisait jouer à coup sûr. Et c'est vrai, mon colonel.

Jacques s'arrêta. Des sanglots lui montaient à la gorge. Il reprit :

— Oui, c'était vrai. On compta les cartes devant moi. Je les comptai moi-même.

— Eh bien ? fit M. de Cheverny.

— Il y en avait neuf de trop.

— Et vous prétendez ne point les y avoir mises ?

— Oh ! mon colonel, je vous le jure, je suis victime et non coupable. Je vous en prie, mon colonel, croyez-moi.

— Je ne le puis. Comment vous croirais-je ? Fournissez-m'en les moyens. Je vois contre vous une preuve flagrante. Pour vous et plaidant en votre faveur, je ne vois rien. Certes, vous avez été bon soldat, vous avez montré l'exemple de l'entraîne, de la gaieté, de la bravoure, car vous aviez bien compris que pour un soldat français, mourir n'est rien, tout le monde peut se faire tuer, c'est à la portée de tous, mais c'est mourir gaiement qu'il nous faut, à nous autres. Et vos camarades se moudaient sur vous. Cela, c'est bien. Mais déjà, au Tonquin, je vous avais réprimandé pour avoir joué de l'argent. Enfin, vous voici en France, en congé de quelques jours à Paris, vous quittez votre uniforme dont vous devriez être fier et auquel sied si bien la médaille que vous avez gagnée, c'est une première faute, vous n'êtes que sous-officier, en congé très court, vous devez garder votre uniforme, vous allez dans un cercle où l'on joue, l'un des tripots les plus mal famés de Paris, vous oubliez le serment que vous m'avez fait de ne plus jouer, vous jouez, et l'on vous prend de fausses cartes à

la main. Tout est là contre vous. Qu'avez-vous à me dire qui puisse plaider en votre faveur ?

— Hélas ! rien, mon colonel. Je n'ai qu'à vous rappeler le passé. Je n'ai jamais été puni, vous le savez, mon colonel, si j'ai joué, au Tonquin, ce n'est certes point par passion, car jamais je n'avais joué de ma vie et le nom de baccarat m'était absolument inconnu et ne pouvait parler à mon imagination. J'ai donc joué là, plutôt par désœuvrement.

— Mais hier ?

— Hier, je l'avoue, j'ai été grisé, par la vue de l'or. Mais, il faut que je vous dise tout, mon colonel, on m'avait fait trop bien dîner, je n'ai pas l'habitude de la bonne chère. Je suis entré au cercle sans trop savoir où je me rendais, et à l'heure qu'il est, mon colonel, je ne me rappelle même pas les détails qui ont précédé le moment où j'ai pris la banque. Il y a du vague dans ma tête. Je ne me suis réveillé que lorsque j'ai compris que l'on me traitait de voleur, de voleur, moi ! mon colonel, moi qui me suis engagé par amour pour le métier de soldat, moi qui n'ai qu'une ambition, celle de devenir officier ; moi qui n'ai qu'un désir, celui de ne pas être trop vieux quand arrivera la prochaine guerre avec l'Allemagne ! Un voleur, moi ? Oh ? mon colonel, mon colonel.

— Qui vous accompagnait dans ce tripot ? Car il faut y être présent. On n'y entre point à portes grandes ouvertes.

— Patoche, un homme d'affaires par l'entremise duquel Marjolaine a acheté son magasin de modiste.

— Quel est cet homme ?

— Je ne le connais pas autrement.

— Il est peut-être votre ennemi ?

— Je ne le connais que depuis quelques jours.

— Avait-il quelque raison de vous conduire en ce tripot ?

— Il allait y faire une course. Je l'ai accompagné.

— Vous ne le soupçonnez donc pas d'avoir voulu vous nuire ?

— En aucune façon.

Le colonel se mit à marcher vivement dans son cabinet. Il gardait les sourcils froncés et il était très ému. Il s'arrêta tout à coup devant le sous-officier.

— Jacques ! fit-il.

Et cette fois ce n'était plus le colonel qui parlait. C'était presque le père. C'était l'homme qui devait la vie à cet autre homme. Jacques le comprit si bien que des larmes lui en vinrent aux yeux.

— Répondez franchement, non à votre supérieur, mais à l'homme qui vous aime et qui serait vraiment attristé de voir plus longtemps cette accusation peser sur vous.

— Mon colonel, que pourrais-je vous dire ?

— La vérité !

— Hélas, mon colonel, vous venez de l'entendre.

— Eh bien, je suis obligé de vous dire que je ne crois pas à cette vérité-là. Non, je n'y crois pas. Il y a, assurément, en tout cela, quelque chose que vous me cachez. N'ai-je pas droit à toute votre confiance ? Je ne vous fais, vous le voyez, aucune menace. Tout à l'heure seulement l'officier qui juge et qui punit reprendra ses droits. Ouvrez-moi votre cœur, Jacques.

— Les choses se sont passées ainsi que pourrais-je ajouter. Je suis innocent de cette infamie. Et je ne comprends pas ceux qui me connaissent, m'estiment ou m'aiment, puissent croire, une seconde, que j'ai été assez lâche, assez fou pour m'en rendre coupable.

Le colonel avait repris son air rigide. Il fit claquer ses doigts, nerveusement, dans un geste d'impatience.

— Ce sont des protestations platoniques, j'aimerais mieux une preuve d'innocence, un indice seulement.

— Mais voilà, mon colonel, ce que je ne puis vous donner. Et c'est à devenir fou. Être innocent, le crier de toutes ses forces, et voir que personne ne vous croit. Car je suis perdu, je suis perdu. Marjolaine, seule de tous ceux qui m'ont témoigné de l'affection, restera persuadée que je ne suis pas un voleur, mon Dieu, mon Dieu.

Il pleurait, le front bas, et de grosses larmes

s'arrêtaient de chaque côté de sa bouche, à la pointe de ses moustaches.

— Non, je ne puis vous croire, disait le colonel, et je suis même bien près de penser qu'à l'action blâmable et honteuse que vous avez commise cette nuit, vous joignez en ce moment le mensonge et la dissimulation.

Jacques ferma les yeux et devint très pâle.

— Mon colonel, vous savez, mieux que tout autre, si je crains la mort.

— Vous êtes brave, c'est vrai.

— Eh bien, si j'étais coupable, je ne résisterais pas, comme je le fais, à l'accusation qui pèse sur moi, si j'étais coupable, mon colonel, en sortant de ce tripot, je me serais tué.

Le colonel ne répondit pas. Que pouvait-il croire, si ce n'était l'évidence même ? Il continuait de se promener dans son cabinet. Son agitation était extrême. Que faire ? quelle punition infliger à Jacques ? Il hésitait. Si la faute n'avait été connue que de lui seul, peut-être, ayant pitié de cet homme, en eût-il enfoui jusqu'au dernier vestige dans le plus profond de son cœur ! Mais la faute était publique. Ne serait-il pas forcé de sévir ? Voilà pourquoi il se taisait, pourquoi il hésitait ! Il montra la porte au sous-officier d'un geste bref et sec.

— Allez, dit-il, je ne sais pas encore ce que je ferai. Vous avez deux ou trois jours de congé avant de rejoindre votre régiment à Nancy, utilisez ces trois jours pour le plus grand profit de votre réhabilitation. Je ne veux pas vous revoir avant cela.

— Mon colonel, j'ignore comment je vous prouverai mon innocence. Peut-être n'y réussirai-je jamais ?

— Tant pis pour vous.

Le sous-officier, navré, le désespoir au cœur, se dirigea vers la porte. Il tremblait cruellement. Il avait froid. Sur le point de sortir, il s'arrêta.

— Mon colonel, vous m'aviez fait l'honneur de m'inviter à votre soirée, à cette intime qui devait réunir autour de vous ceux que vous aimez et tous ceux qui vous... qui vous aiment.

Et il parlait d'une voix profondément altérée. Ce fut presque indistinctement qu'il ajouta :

— Dois-je me retirer en emmenant Marjolaine ?

— Oui. Vous trouverez un prétexte.

— C'est bien, mon colonel, j'obéirai.

Il fit le salut militaire et sortit en chancelant. Le colonel avait repris le journal tombé par terre. Il relisait l'article relatant la scène odieuse de la tricherie. Il le froissa avec dégoût et le jeta loin de lui.

— Joueur, menteur et voleur ! dit-il. Qui l'aurait jamais dit ?

Jacques rentra au salon, son visage était si décomposé que Marguerite le remarqua de nouveau et pour la seconde fois en fit la réflexion à Marjolaine. Marjolaine savait bien d'où venait cette émotion, mais elle ignorait quel avait été le résultat de l'entrevue du colonel avec le sous-officier. Un regard triste de Jacques lui fit comprendre qu'il n'avait pas su se disculper et que le colonel le croyait coupable.

Jacques était si décontenancé que Bernard vint lui serrer la main, pendant que Bernerette le suivait d'un long regard surpris. Et les deux jeunes gens, dans un coin du salon, un instant seuls :

— Voyons, qu'y a-t-il ? Vous avez, Marjolaine et vous, une allure singulière. Assurément, il s'est passé quelque chose.

Jacques gardait dans ses doigts crispés la main que Bernard lui avait tendue.

— Quelque chose de grave, dit-il, quelque chose qui amènera ma mort !

— Vous m'effrayez ? Ai-je votre confiance ? Dites-moi tout.

— Vous m'avez témoigné tout de suite tant d'amitié que je me sens rassuré auprès de vous, Bernard. Écoutez-moi donc.

Et il lui fit le récit que connaissent nos lecteurs. Il le lui fit rapidement, en quelques mots. Bernard, surpris, décontenancé tout d'abord, se laissa convaincre pourtant, tellement il y avait sur les traits du sous-officier de douleur, de rage, d'impuissance à se défendre.

— Ah ! Bernard, je vous en supplie, ne faites pas comme votre père ; Bernard, croyez-moi.

Le jeune homme lui tendit les deux mains ou-

vertes. Et simplement, avec une franchise, une noblesse qui allait droit au cœur de Jacques et le lui conquit à jamais :

— Mon père, sans doute, est obligé de ne pas vous croire, mais moi, je vous crois.

Ils se rapprochèrent de Marguerite et de Marjolaine. Mme de Cheverny venait d'être mise au courant par la jeune fille de tout ce qui s'était passé, expliquant ainsi la pâleur et la tristesse de Jacques. Et la comtesse, comme son fils, disait au même moment :

— Il est impossible qu'il soit coupable.

Et elle regardait Jacques. Cette tristesse, qui fatiguait ses traits, les vieillissait un peu, rendait encore plus frappante la ressemblance du sous-officier avec Julien Rémondet. Ne l'avait-elle pas vu triste, bien souvent, Julien ? Lorsqu'il avait vainement demandé la main de son amie ; lorsqu'il suivait le front découvert et les larmes pleines les yeux, le cercueil de son père, dans la grande allée de la forêt de Russy ; lorsqu'ils s'étaient séparés, après son mariage secret ? Et la tristesse de ce jeune homme, qui, hier encore, lui était inconnu, lui rappelait avec une insistance douloureuse la tristesse de Julien !

Le colonel entra au salon en ce moment. Il s'arrêta, voyant que Jacques n'était pas encore parti, et son regard sévère l'interrogea. Jacques baissa la tête.

— Viens, Marjolaine, dit-il, nous ne pouvons rester ici plus longtemps.

Mme de Cheverny se leva et tout à coup le colonel fut entouré par sa femme, sa fille, et son fils, qui l'étreignaient de leurs bras et qui l'imploraient pendant que Marjolaine et Jacques se tenant par la main, ainsi que deux enfants que l'on vient de gronder et qui s'éloignent le cœur gros, se dirigeaient lentement vers la porte.

— Mon ami, disait Marguerite, ce jeune homme n'est pas coupable.

Et tantôt Bernard, tantôt Bernerette, parlant ensemble :

— Comment veux-tu, père, qu'il soit coupable ? Regarde le donc. Vois sa tristesse, son visage défait. C'est quelqu'un qui a voulu se venger de lui ! On saura plus tard pourquoi. Mon père, rappelle-toi que c'est un bon et brave soldat. Il t'a sauvé la vie. Épargne-lui ton mépris et ta haine. Sans lui père, tu serais mort, mort dans des tortures abominables. Il a hasardé sa vie pour sauver la tienne. Nous ne pourrions jamais nous empêcher de l'aimer. Ce n'est pas possible. Comment veux-tu que nous le détestions, lui dont la bravoure t'a conservé à notre affection ? Jacques n'est pas coupable, père. Tricher au jeu, c'est une honte aussi grande que celle de voler. Et Jacques ne peut-être un voleur.

Là-bas, au bout du salon, au moment de franchir, pour jamais peut-être, ce seuil hospitalier, où ils avaient pour si peu de temps retrouvé des tendresses familiales, Jacques et Marjolaine s'étaient arrêtés. Ils écoutaient ce que disait Bernard et Bernerette. Et Jacques attendait son arrêt. Le colonel se mordait les lèvres. Ses sourcils étaient si froncés qu'on voyait à peine ses yeux, il les détournait, du reste, parce qu'il n'osait pas rencontrer les regards explorés de sa femme et de ses enfants.

— Je ne peux rien, dit-il sourdement. Que ce garçon se disculpe et je serai heureux de lui rendre mon estime et mon amitié. Tant qu'il ne se sera pas disculpé, je ne pourrai le considérer autrement que comme un soldat qui s'est déshonoré, dont le déshonneur rejaillit sur le régiment auquel il appartient et sur les sous-officiers de ce régiment. Si je ferme les yeux, tout ne sera pas fini, car qui sait si les sous-officiers du 145^e ne viendront pas de mander compte à ce malheureux de la honte dont il a souillé ses galons ?

Et durement, s'animant à ses paroles :

— Qu'il s'en aille, ainsi que je l'ai dit, je ne puis plus le recevoir chez moi. Quant à ma décision ultérieure, ainsi que je l'en ai prévenu également, je la lui ferai connaître.

Jacques et Marjolaine reprirent leur marche. La porte s'ouvrit. Ils allaient disparaître.

— Mademoiselle, dit le colonel, je ne puis faire retomber sur vous la faute de votre frère. Cette maison, je tiens à vous le dire bien vite, vous sera toujours ouverte.

A suivre

USAGES ET COUTUMES

L'HOSPITALITÉ. (Suite)

Sa discrétion sera extrême. Il peut user de toutes choses, la plus élémentaire délicatesse lui défend d'abuser et cela quelles que soient les circonstances. Il ne réclame des serviteurs que le nécessaire et il les traite très poliment. Sa réserve serait encore plus grande s'il recevait l'hospitalité dans une maison où il n'y aurait pas de domestiques. Avant d'accepter une voiture, un cheval, il tâche de savoir si son plaisir n'imposera pas une privation, une gêne, aux gens de la maison. S'il est capable de rendre un service quelconque aux maîtres du logis, il y met un empressement sincère, heureux.

Sans mentir, sans flatter basement, il découvre tous les côtés agréables de la maison où il est reçu et en fait des compliments à ses hôtes. Ces choses aimables, sans exagération, sont toujours écoutées avec plaisir, si modestes que soient ceux à qui on les adresse.

Il arrive que les habitants d'un pays le voient à travers un prisme qui l'embellit singulièrement... à leurs yeux. On ne peut pas toujours partager leur admiration; sans se laisser aller à louer sans exagération... qui ne serait pas de bonne foi, on dissimule poliment son sentiment d'étonnement.

Rien n'annonce un caractère grossier, un naturel désagréable, comme l'air de mépris avec lequel on accueille le trop souvent l'expression de ce naïf orgueil, mal placé si vous voulez, mais touchant, parce qu'il a le caractère du patriotisme, un peu plus étroit, voilà tout. On se gardera donc de blesser son hôte en manifestant un dédain supérieur pour ce qui fait sa joie ou sa fierté.

- Sur le boulevard :
- Quel est donc ce monsieur qui vient de vous saluer avec tant d'embarras ?
- C'est un gaillard qui me doit deux mille francs.
- C'est donc ça qu'il avait l'air si... emprunté.

L'honneur et l'intégrité de l'administration de la compagnie de la lotterie de l'Etat de la Louisiane sont maintenant pleinement établis dans tous le pays. Tous ceux qui en connaissent quelques chose savent que les tirages de la compagnie se font avec la plus grande loyauté et tous les prix sont payés au complet et promptement. Des milliers de personnes peuvent l'attester d'après leur propre expérience. La charte actuelle de la compagnie en a encore pour cinq années à courir. La seule question maintenant sous considération est celle-ci : La charte actuelle expirera-t-elle en 1895 par limitation ou sera-t-elle prolongée pour un autre terme de 25 années ?

Avis aux mères.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par les mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure un sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amolir les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille

STENOGRAPHIE.—Leçons de sténographie, à domicile, par correspondance ou autrement. Méthode simple et rapide applicable aux deux langues; système merveilleux d'abréviations; par un sténographe d'expérience membre de l'Institut Sténographique des deux Mondes, de Paris. S'adresser à J. N. MARCIL, 1149, rue St-Jacques, Montréal.

Cravates job de 50c pour 25c
Corps et Caleçons mérino de \$1 pour 75c
Chemises non-lavées à 75c supérieure
Chemises sur commande \$1.50
Voyez nos Chapeaux de \$1 et plus

GUIMOND
15 ST-LAURENT

La Compagnie d'Assurance
NORTHERN OF ENGLAND.

Capital \$15,000,000
Fonds accumulés 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA
724 NOTRE - DAME, MONTREAL
ROB. W. TYRE, Gérant.
AGENTS POUR LA VILLE
ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
122 rue St-Laurent.

TROUVE

L'EAU SAINT-LEON est le bourreau qui extermine la Dyspepsie, la Constipation, le Rhumatisme, Maladie du Foie et des Reins.

Faites-en un usage constant et vous jouirez d'une bonne santé.

Cie D'EAU DE SAINT - LEON
54, PLACE VICTORIA

E. MASSICOTTE & FRERES
SEULS PROPRIETAIRES
Téléphone 1432



La Chevelure, c'est la Santé!

Le REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE nettoie la TÊTE et fait disparaître les PELLICULES. Il empêche la chute des cheveux et en active la croissance.

LE REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE est une lotion douce et rafraichissante, sans égale comme pommade et convenant particulièrement aux enfants.

LE REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE n'est pas une teinture, c'est un stimulant et un tonique. Cette préparation est de plus exempte de tout produit chimique dangereux ainsi que l'atteste un grand nombre de témoignages des meilleures autorités médicales. Chez tous les pharmaciens, 50 cts. la bouteille.

S. LACHANCE, seul propriétaire,
1538 ET 1540 RUE STE-CATHERINE, MONTREAL.

MAISONS RECOMMANDEES

QUEBEC
Hotel du Lion d'Or, E. G. BOULÉ & Cie. pr.
105, Grande Allée, Québec

Hôtel Albion, L. A. & J. E. DION, Prop.
29, rue du Palais

Magasin du Louvre, COTE & FAGUY
Importateurs de Marchandises d'Etapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

PENSION FRECHET
Rue Saint-Louis, vis-à-vis l'Hôtel Saint-Louis

Librairie-Papeterie, Berti & Tourangeau
41, rue St-Joseph, St-Roch

SOREL
HOTEL BRUNSWICK. J. Fish, Prop.

N.-D. DE LEVIS
ELZ. BROCHU, Photographe
Propriétaire de l'Huile Electrique Magicienne de C. BOURK, N.-D. de Levis, P.Q.

STE-ANNE DE BEAUPRE
Post Office Hôtel : LAPOINTE & PARADIS
Propriétaires

TROIS-RIVIERES
N. E. MORISSETTE, 148, rue Notre-Dame
Tapis, Mérinos à Soutanes, etc.

HOTEL DUFRESNE
JOSEPH DUFRESNE Propriétaire

MONTREAL
THE BRITISH CIGAR STORE
1574, rue Notre-Dame

RESTAURANT VICTOR
591, rue Lagachetière

CHAUSSURES
J. D. LATOUR & CIE., 1831, r. Ste-Catherin

HOTEL DU CANADA
A. C. SABOURIN, propriétaire
Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Therese
MONTREAL
Ses lunches à 25 cents sont des meilleurs à Montréal.

HOTEL RICHELIEU
ISIDORE DUROCHER & CIE
MONTREAL

Cet Hôtel de première classe, si bien connu du public, vient de réouvrir; ses entrées sont maintenant sur la rue Saint-Vincent, et il n'y aura plus de communications par la Place Jacques Cartier.

HOTEL RIENDEAU
58 & 60 PLACE JACQUES CARTIER
Montréal

Cet hôtel de première classe, qui était autrefois au No 61, rue Saint-Gabriel, vient d'être transporté au No 60, Place Jacques Cartier.
Prix très modérés, cuisine française.
J. RIENDEAU, Propriétaire.

J. BISAILLON,
1599, Rue Notre-Dame
Spécialité de Parfumeries Françaises des Célebres maisons Parisiennes

Articles de Fantaisie, Perruques, Braids et Toupets.—Chambres de bain pour Dames et Messieurs.

F. X. Z. GERMAIN,
1396, Rue Sainte-Catherine
MAROCHAND DE MEUBLES NEUFS ET DE SECONDE MAIN
Le plus haut prix sera payé pour les Meubles de Seconde Main.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,
Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro
180 - RUE SAINT - JACQUES - 180
Edifice de la Banque d'Epargne
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
Elévateur de plancher. Chambre et 4

ANNONCE DE
John Murphy & Cie

Chales ! Chales !!
Nous tenons constamment en magasin, s'assortiment le plus complet de châles de toutes espèces.

Châles-Cachemire
dans tes nouvelles nuances.
Châles Cachemire Noir
avec frange en laine et en soie, depuis \$2 50
Châles Cachemire Noir Doubles
avec frange en laine et en soie, depuis \$4.50
Tous de valeur extra.

Fuchus en cachemire noir bordés en soie
dans tous les prix depuis \$1.25.

Châles en Soie
Noir, crème, cardinal et gris
Châles en soie crêpe
Blanc, bleu ciel, cardinal et noir
Ces cachemires sont tous légers et de haute toilette.

Châles soie et laine
Carreautés de fantaisie.

Châles brochés, depuis \$9.00
Ces châles sont achetés job et sont de valeur extra.

Châles de voyages
Un choix immense dans les plus hautes nouveautés.

Bons châles de voyages
depuis \$1.75
DEMI CHALES

En laine cachemire, en soie et laine tricots purs soie, laines, tricots, dans toutes les nouvelles nuances.

Châles de voyages pour messieurs;
Un grand choix de patrons.

JOHN MURPHY & CIE
Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Commandez le Pond's Extract. Evitez les imitations



Fac-Simile du Flacon enveloppé de papier chamois.

POUR
Tous les Maux
Hémorrhoides
Contusions
Catarrhes
Blessures
Douleurs
Brûlures
Toilette

SERVEZ-VOUS DE
Intime
ET LA
Grippe

POND'S EXTRACT

Il guérit les
Engelures
Enrouements
Rhumatismes
Maux d'Yeux
Hémorrhagies
Inflammations
Maux de Gorge

Préparé seulement par la
POND'S EXTRACT CO.
76 Fifth Avenue
New York

Colonne Carsley

Encore une bonne occasion !

Il sera vendu, cette semaine, trois caisses d'étoffes pour robes d'été. Nuances médium, bonne qualité. Votre choix sur ces trois caisses au prix de SEPT CENTS ET DEMI la verge seulement, chez

S. CARSLY

Coton blanc et jaune
Coton blanc et jaune

Depuis quatre cents la verge

Flanelle anglaise
Flanelle anglaise

Vingt-huit pouces de largeur
réduites à 7½ la verge

Etoffe crinch pour l'été 5c la verge
Etoffe crinch pour l'été 5c la verge

Fond crème, avec raies bleues, bleu ciel, bleu marin, violettes et cardinal, ce qui convient aux robes d'été pour le bord de la mer.

Serviettes de bain 8c pièce
Serviettes de bain 8c pièce

Une ligne spéciale de serviettes de bain, marquées à 8c seulement. Ce qui a jamais été mis en vente de meilleur à Montréal.

Essuie-mains de toile huckabach
Essuie-mains de toile huckabach

12½c pièce

Un lot spécial d'essuie-mains huckabach acheté pour moins que le prix régulier et qu'il faut vendre à 12½c pièce.

S. CARSLY.

Parasols et ombrelles
Parasols et ombrelles

Pour avoir les meilleurs
Pour avoir les meilleurs

Jamais vendus à Montréal
Jamais vendus à Montréal

Allez chez S. Carsley
Allez chez S. Carsley

Beaux parasols de dentelle 60c.
Beaux parasols de dentelle 60c.

Beaux parapluies noirs 45c.
Beaux parapluies noirs 45c.

Parapluies gloria pour hommes \$1.50
Parapluies gloria pour hommes \$1.50

Venez chez S. Carsley
Venez chez S. Carsley

Choix de manches nature
Choix de manches nature

Choix de manches ciselés
Choix de manches ciselés

Choix de pommeaux d'or
Choix de pommeaux d'or

Parapluies recouverts
Parapluies recouverts

S. CARSLY.

FIL DE CLAPPERTON

SI VOUS VOULEZ

Un fil qui ne s'effile pas,
Qui coudra avec douceur,
Un fil pour coudre à la main ou à la machine,

Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

FIL DE CLAPPERTON

EVER READY

Les baleines de corsages
EVER READY

Sont reconnues par toutes les couturières qui en font usage comme étant les meilleures et les plus confortables; elles reconnaissent que ce sont les seules baleines que l'on doit acheter

S. CARSLY.

S. CARSLY.

1765, 1767, 1769, 1771, 1773, 1775, 1777, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE

2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202



NE VOYAGEZ JAMAIS SANS ÊTRE POURVU DU

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Il fournit la nourriture, et le breuvage fait des sandwich délicieux, et du bon thé de boeuf très agréable au goût et nutritif

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1889. \$2,025,192.59
Sécurités pour les assurés. 1,837,286.41

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE,
Agent du département français.

J. H. ROUTH & Co.,
Agents généraux.

Nous donnons des recus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et privilégiées de campagne assurées à de très bas taux.

HONNEUR AUX REMÈDES SAUVAGES
DE
GEORGE TUCKER

EMPLATRE DES MONTAGNES VERTES
DE **GEORGE TUCKER** NA PAS
D'EGALE POUR LES
DOULEURS DES REINS
L'AMIE DES
DAMES

ARRAPAHOO
OU
BAUME DES MONTAGNES VERTES
DE **GEORGE TUCKER** POUR
LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNUS.

SIROP BOTANIQUE DE
GEORGE TUCKER EST
GARANTI DE GUERIR LA
TOUX ET LA
COQUELUCHE

<p>\$5.000 DE RÉCOMPENSE POUR DE MEILLEURES MEDICINES PATENTÉES VENDUS PAR TOUS PHARMACIENS ET EPICIERS RESPECTABLES DEPOT CHEZ</p>	<p>MÈRES SAUVEZ LA VIE A VOS PETITS ENFANTS EN DEMANDANT TOUJOURS A VOTRE PHARMACIEN LES BOMBONS DE CHOCOLAT INDIEN DES MONTAGNES VERTES DE GEORGE TUCKER POUR LES VERS.</p>	<p>N'OUBLIEZ PAS DE DEMANDER LES PETITES PILULES POMMES DE MAI DE LA MONTAGNE VERTE DE GEORGE TUCKER POUR LA PURGATION. DYSPEPSIE. CONSTIPATION ETC 12 PILULES LA DOSE</p>	<p>DES MILLIERS DE PERSONNES SOUFFRANTES ONT IMMEDIATEMENT RECOURS AUX Remèdes Sauvages DE GEORGE TUCKER</p>
--	---	---	---

LYMAN, FILS & Co
PHARMACIE EN GROS,
RUE ST-PAUL, MONTREAL.

429, RUE GRAIG
EN FACE DU
CHAMP DE MARS

Alice Chanoy
Architecte
No. 154, Rue St Catherine,
Montreal.
Téléphone Bell 6504.

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française Glycerine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10--RUE DE BRÉBOLLES--10

Bâtisses des Sœurs)

MONTREAL

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS
Savon No 1.—Pour démangeons de toute sortes.
Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.
Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
Savon No 18.—Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.
Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P.Q.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le 1er de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an 18 fr.; six mois 10 fr.; Union postale, un an 20 fr.; six mois 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

Attraction sans précédent

Au-delà d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

En Renommée durant Vingt Ans, pour l'intégrité de ses tirages et le paiement exacte de ses prix

Attesté comme suit :

"Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Lotterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

J. T. Beauregard

J. A. Early

Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

R. M. Walmisley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanaux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS,

MARDI, LE 15 JUILLET 1890

PRIX CAPITAL . . . \$300,000

100,000 Billets à \$ 2 chance. Moitié, \$10
Quart, \$5. Dixième, \$2. Vintième, \$1

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est	100,000
1 PRIX DE 50,000 est	50,000
1 PRIX DE 25,000 est	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont	25,000
100 PRIX DE 500 sont	50,000
200 PRIX DE 300 sont	60,000
500 PRIX DE 200 sont	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$ 500 sont	50,000
100 PRIX DE 300 sont	30,000
100 PRIX DE 200 sont	20,000

PRIX TERMINANT

999 PRIX DE \$100 sont	\$99,900
999 PRIX DE \$100 sont	\$99,900

3,134 prix se montant à . . . \$1,051,800

NOTE.—Les billets gagnant les Prix Capitaux ne se trouvent pas compris dans les prix terminants.

AGENTS DEMANDES

Pour prix aux clubs et autres informations adressez-vous aux soussignés. Ecrivez lisiblement et donnez votre résidence, ville, comté, rue et numéros.

Les retours par maille se feront plus rapidement en nous envoyant une enveloppe portant votre propre adresse. Nommez LE MONDE ILLUSTRÉ.

IMPORTANT

S'adresser à M. A. DAUPHIN,
New-Orleans, La.

ou M. A. DAUPHIN,
Washington, D. C.

Par lettres ordinaires, contenant mandats émis par toutes les Compagnies d'Express, New-York Exchange, ou Traités et Mandats-Poste.

Adressez vos Lettres Enregistrées contenant de l'Argent à

NEW ORLEANS NATIONAL BANK,
New Orleans, La.

Souvenez-vous que le paiement des Prix est Garanti par Quatre Banques Nationales de la Nouvelle-Orléans, et que tout billet porte la signature du Président d'une institution dont les droits d'exister sont reconnus par les plus hautes cours; par conséquent, défiez-vous des contrefaçons ou des proportions anonymes.

Rappelez-vous que la Cour Suprême des Etats-Unis a décidé que la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane a un contrat avec l'Etat de la Louisiane, lequel n'expire que le 1er janvier 1895.